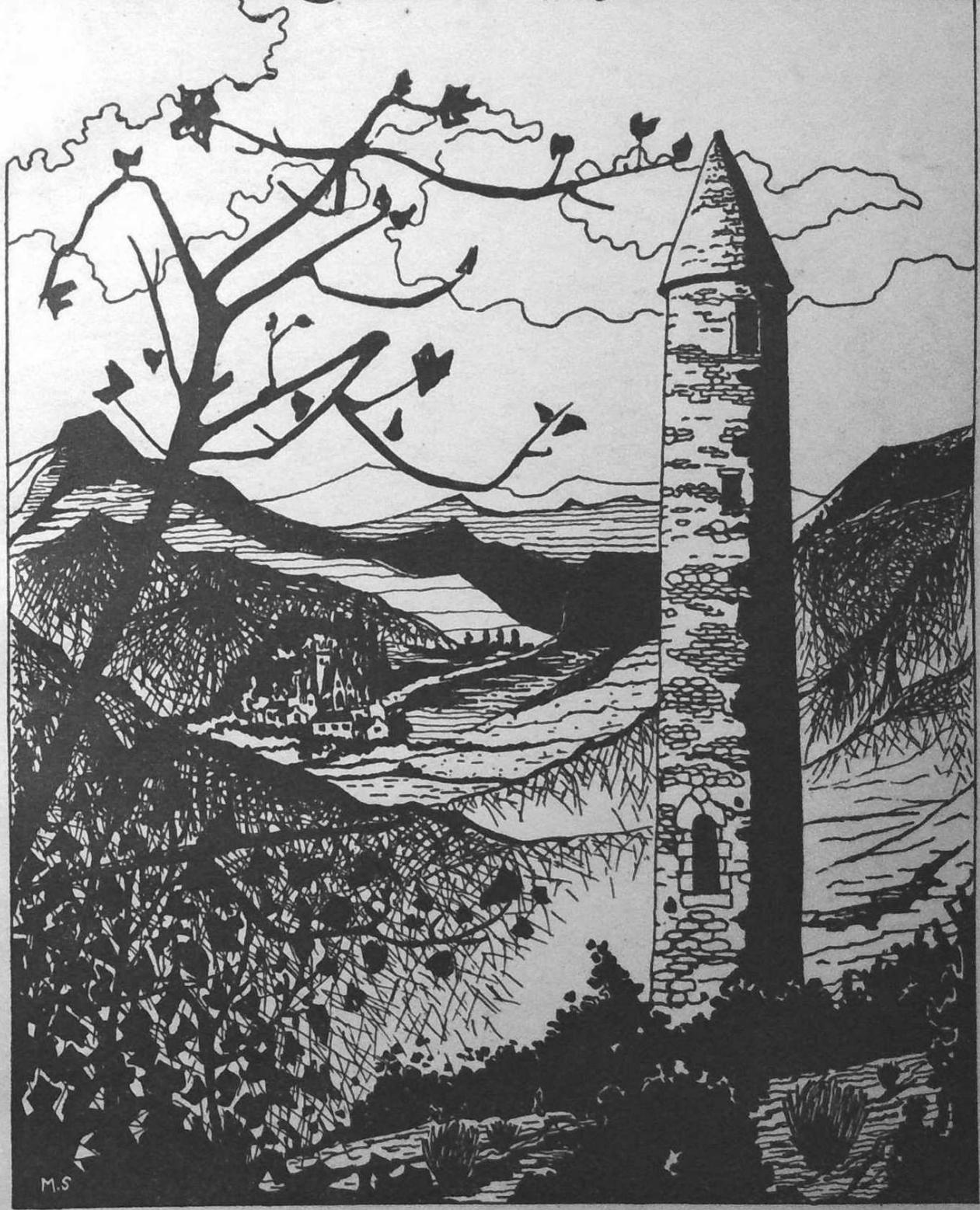


L'IRLANDE



M.S

Préface d'ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie Française

L'IRLANDE

ANDRÉ-J. MUTTERER et JEAN SONKIN

L'IRLANDE

Préface d'ANDRÉ SIEGFRIED
de l'Académie Française



Illustration de Jean Sonkin

RENÉ DEBRESSE, ÉDITEUR
38, RUE DE L'UNIVERSITÉ, 38
PARIS

ANDRÉ J. MUTTERER & JEAN SOKIN

L'IRLANDE

Préface d'ANDRÉ SIEGRIED
de l'Académie Française

LES ÉDITIONS DE LA MAISON DE LA POÉSIE
10, rue de la Harpe, 75005 Paris
Téléphone : 01 47 79 00 00
www.editions-lmp.fr

L'EUROPE se divise géographiquement en zones verticales, correspondant à ses fuseaux horaires : il y a ainsi une heure de l'Europe orientale, de l'Europe centrale, de l'Europe occidentale, chacun de ces fuseaux répondant à un climat, à une atmosphère propres. Mais je serais tenté d'ajouter une Europe extrême-occidentale, ayant elle aussi, moralement et politiquement, son heure et sa personnalité, faisant encore partie du vieux monde, mais projetée déjà dans l'immensité de l'Océan. Cette Ultima Thulé, c'est l'Irlande.

Quand on a quitté le continent par l'avion, ou la Grande-Bretagne par le courrier de Holyhead, il reste encore une terre européenne, mais déjà l'on a largué les amarres. Et d'abord, l'Irlande, c'est essentiellement un climat : vent d'Ouest adoucissant prévalant plus des trois quarts de l'année, nuages inlassablement fournis par le réservoir de la mer, pluies insistantes, entrecoupées d'éclaircies splendides, génératrices des plus riches couleurs qui soient au monde, végétation presque tropicale sur des rivages baignés du Gulf Stream... Cette « Verte Erin », si bien nommée, a toute la douceur d'un climat maritime, qui jamais ne connaît d'autres excès que celui de ses tempêtes : on est comme sur un navire entouré des flots. Moi qui suis né sur les côtes de la Manche, je ne puis sans émotion évoquer cette constante présence de la mer. L'Irlande est un vaisseau ancré dans les eaux européennes, mais on sent qu'il a déjà pris le large...

Cette description pourrait suggérer l'isolement, et cependant aucun pays n'a, plus que l'Irlande, ressenti le contact du passé le plus lointain de notre civilisation. Cette Ile celtique a, de tout temps, reçu la visite des hardis Méditerranéens venus du fond de l'Orient. Dans l'Europe du Nord-Ouest, elle a été la première à recevoir la foi chrétienne, et elle en demeure marquée de traits indélébiles. C'est bien avant l'Angleterre qu'elle a été convertie, recevant ainsi une ancienneté dans la civilisation de l'esprit, qui en fait l'une des sociétés spirituellement les plus évoluées de notre Occident : ce n'est jamais avec les pays frustes ou primaires qu'on est tenté de la classer. Mais attention, il y a une nuance, et combien significative : l'Irlande tôt christianisée, n'a jamais, comme la France ou l'Angleterre, été romanisée. Peut-être, de ce fait, n'a-t-elle pas absorbé la

magistrale leçon d'ordre et de stabilité du système romain, mais elle a reçu par contre de l'Eglise tout son idéalisme et toute son humanité, bénéficiant ainsi d'une liberté spirituelle que ne vient limiter aucune préoccupation de structure sociale. Sans doute faut-il chercher là le secret de sa littérature, qui ne ressemble à aucune autre, dont la poésie, la fantaisie, l'imagination sont assurément les traits dominants.

Ayant échappé à la conquête romaine, l'Irlande a connu la conquête saxonne, source de plus de 7 siècles de malentendus et d'incompréhensions. Comment se fait-il que l'Angleterre, d'habitude politiquement si sage, n'ait pas fait montre ici de son sens, généralement si efficace, du compromis ? Il aura fallu attendre le XX^e siècle pour qu'un modus vivendi s'établisse entre Londres et Dublin. De ces mille ans de lutte et de résistance, l'Irlandais a conservé un esprit d'opposition, qui paraît décidément associé à ce qu'il y a de plus profond dans son caractère. La pratique journalière du gouvernement peut en pâtir, mais quel bénéfice pour l'esprit critique, ajoutons aussi pour l'esprit tout court ! L'esprit occidental est essentiellement fait de libre discussion, de résistance au conformisme, il mourrait du parti unique et du totalitarisme. Rien de semblable à craindre avec l'Irlandais, dont la légende veut qu'il soit, statutairement en quelque sorte, agaisnt le gouvernement. Partout où il apparaît circule aussitôt un sain courant d'air, fait d'arguments qui s'opposent, de points de vue individuels qui se distinguent, dans l'éteincellement des mots d'esprit, des traits et des brocards. C'est sans doute parce qu'à travers les siècles l'Irlandais s'est opposé à l'Anglais, le fantaisiste au conformiste, le catholique au protestant, que ce caractère si original s'est développé. S'il n'avait eu ce butoir contre quoi s'exercer, le plaisir de scandaliser John Bull n'aurait pas eu d'aliment, nous n'aurions pas eu Bernard Shaw et quelque chose aurait manqué au brillant de notre civilisation. Car il est bon, et même pour lui, que John Bull ait eu constamment à côté de soi ce compagnon inquiet et caustique, dont le voisinage, agaçant peut-être, dégagait cependant une excitante et dynamique électricité.

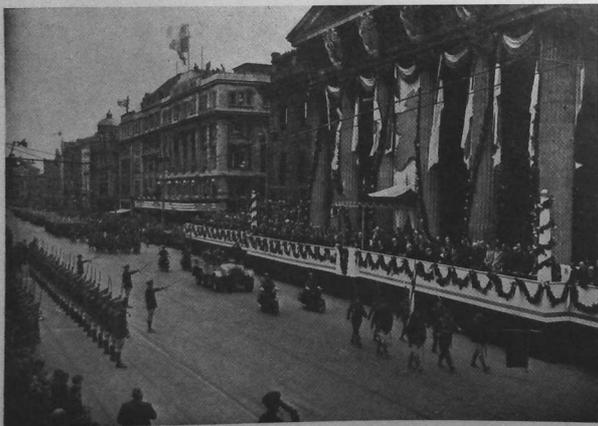
Mais, conquise, l'Irlande est aussi conquérante, et c'est peut-être l'aspect le plus intéressant de sa destinée, car elle est constamment sortie de chez elle pour aller porter chez les autres le ferment de sa pensée ou la vitalité de ses émigrants. Ce sont les Irlandais qui ont été les pionniers de la christianisation de l'Europe. Sans eux l'évangélisation du continent, synonyme de sa civilisation, eût été plus lente. Ce sont aussi des Irlandais qui, au XIX^e siècle, ont puissamment contribué au peuplement, soit de l'Amérique, soit de l'Empire britannique. On ne peut maintenant parcourir le monde sans rencontrer partout leurs descendants. On dit souvent que les Ecossais sont l'armature de l'Empire britannique, mais il ne serait pas moins vrai de dire que les Irlandais en ont été le ferment : qu'on aille au Canada, en Australie, en Afrique du Sud, leur présence est sensible partout. Elle l'est surtout aux Etats-Unis et je me dis quelquefois que, sans eux, l'atmosphère d'une société initialement trop exclusivement puritaine fût devenue irrespirable : ils ont apporté, dans la vie américaine, cet élément de fantaisie, d'initiative, d'intelligence déliée qui caractérise toujours leur action. Peut-on imaginer New-York sans ses Irlandais, et peut-on sans eux se représenter ce que serait le parti démocrate ? Sous cette réserve que les Irlandais, quand ils ont réussi — et constatons qu'ils réussissent souvent — deviennent éventuellement républicains, ce qui revient à dire qu'ils gagnent en l'espèce sur tous les tableaux. Dirai-je enfin que l'Angleterre elle-même serait quelque peu embarrassée sans ses Irlandais ? Il y en a un peu partout dans la grande Ile, en Ecosse, dans le Lancashire, à Londres, et ils



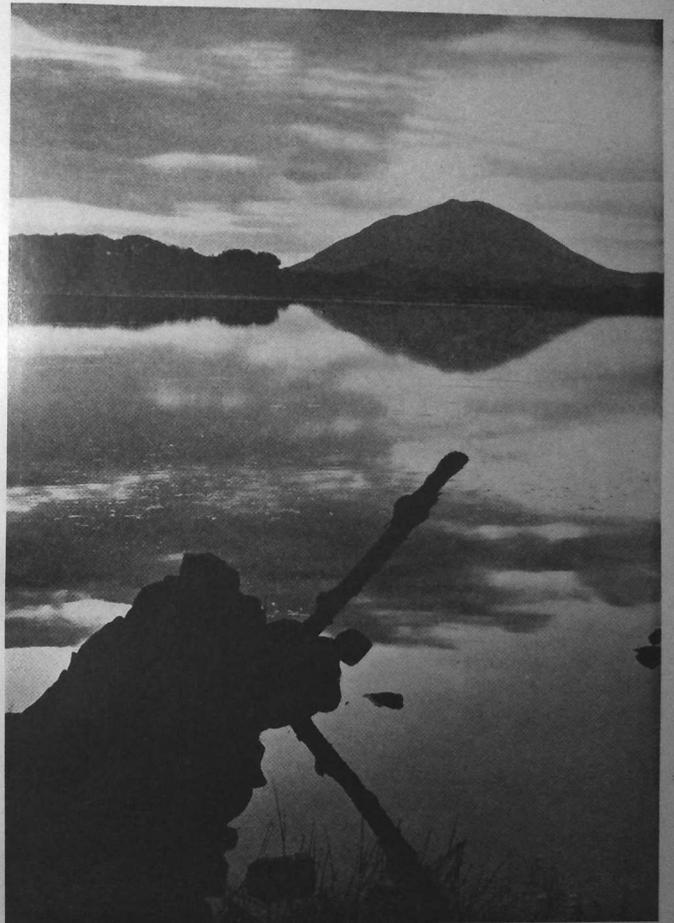
O'CONNELL STREET, les Champs-Élysées et les grands boulevards de la capitale irlandaise.



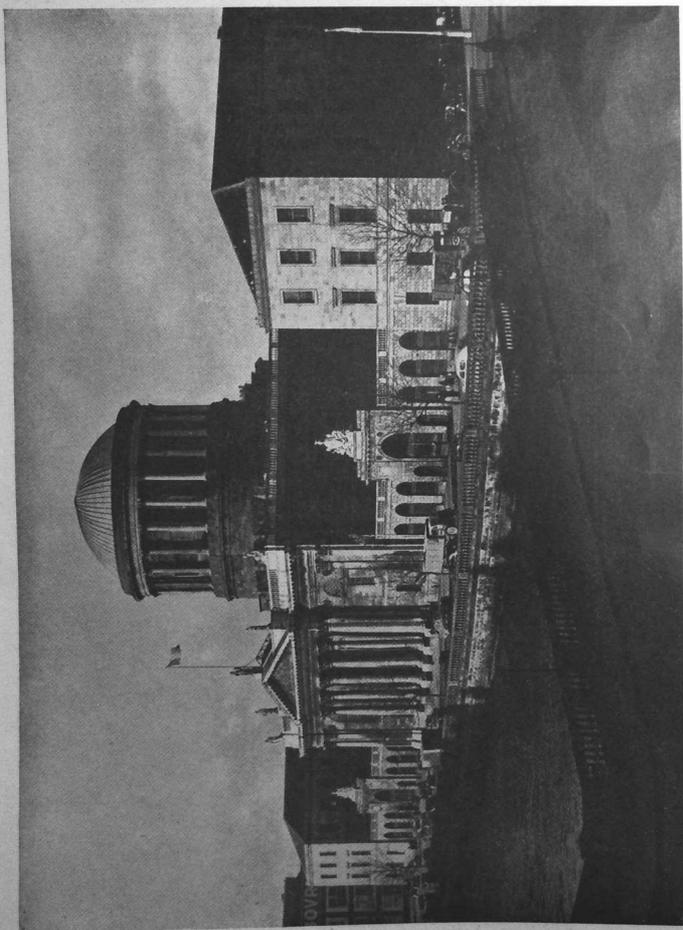
La « malle » d'Angleterre arrivant à DUN LAOGHAIRE, avant-port de Dublin.



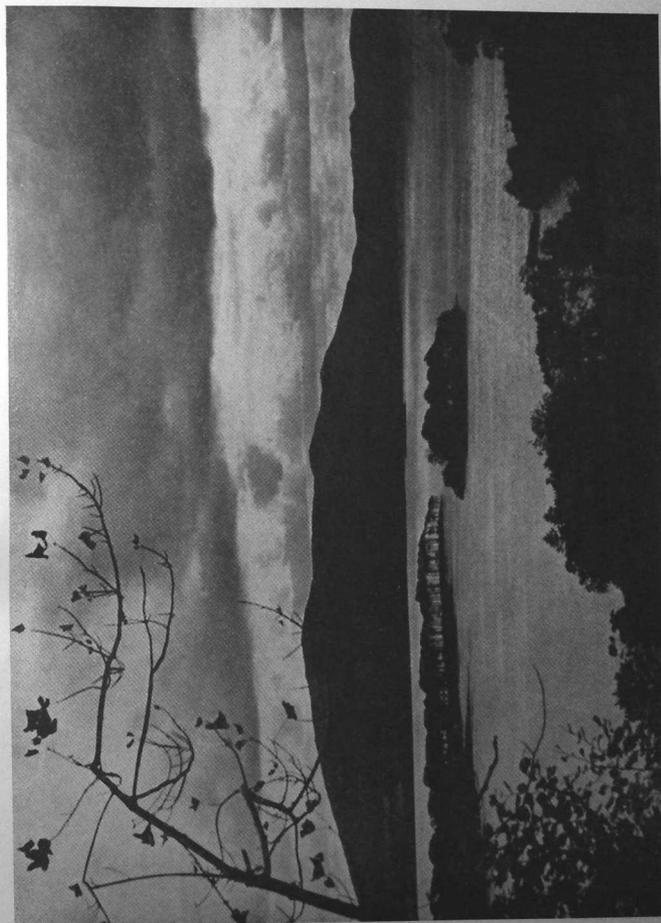
Les troupes défilant devant le G.P.O., symbole de l'indépendance d'où partit l'insurrection de 1916...



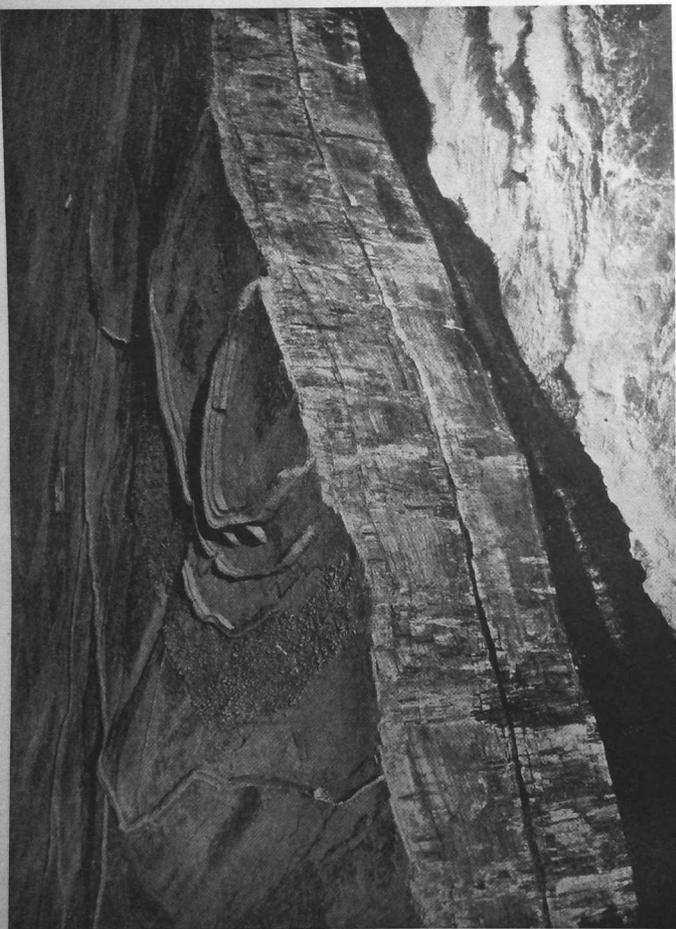
L'Irlande : charme des lacs aux eaux calmes et des collines paisibles.



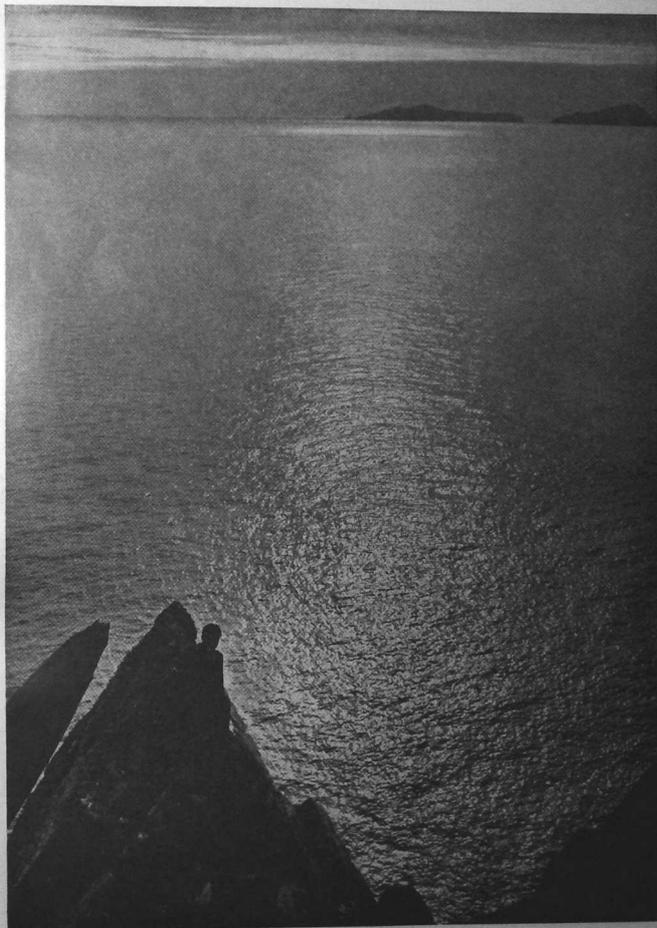
Les « FOUR COURTS » (le palais de Justice), au bord de la LIFFEY.



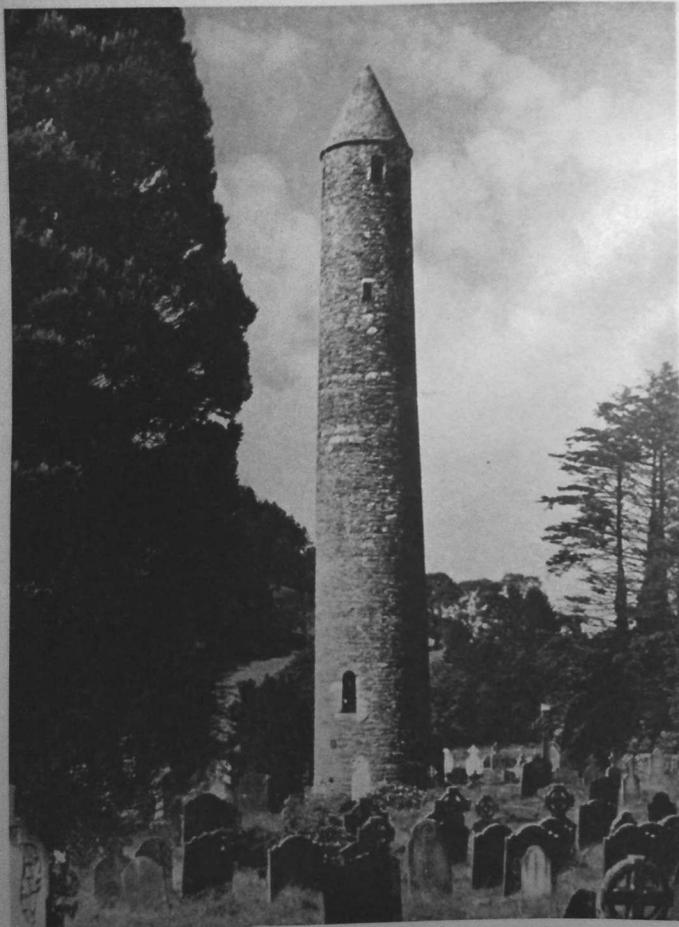
LAKE ISLE OF INNISFREE (Comté de SLIGO).



Les hautes falaises de la côte Nord-Ouest vues d'avion.



Les îles Blasket vues de SLEA HEAD dans le Kerry.



Qu'étaient ces tours rondes ? Lanternes des morts ou observatoires ?...

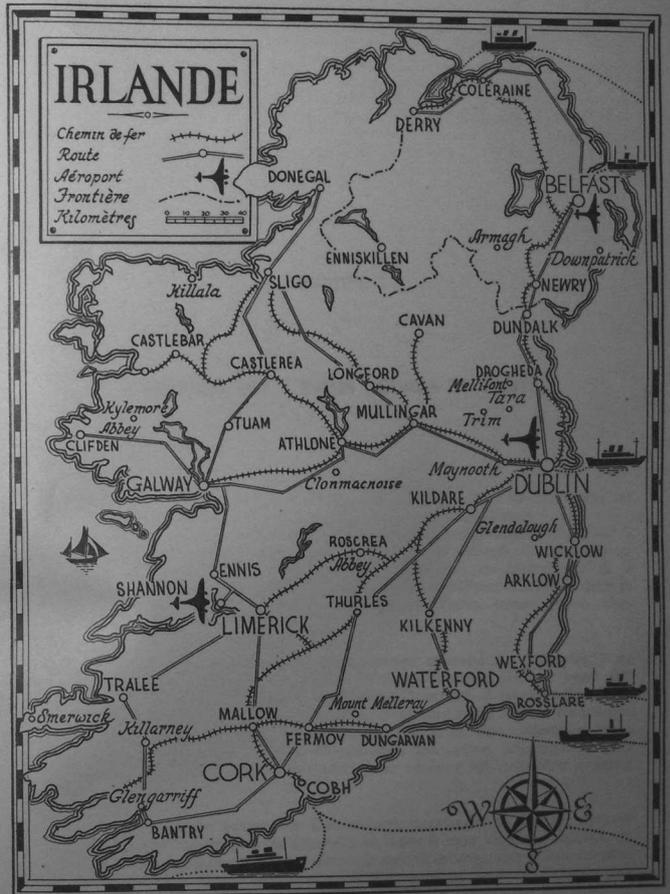
se distinguent généralement par leur individualité, fournissant au pays de précieux concours : ce serait une longue liste que celle d'Irlandais ayant occupé de hautes situations administratives, militaires ou politiques dans la hiérarchie britannique.

L'Irlande est donc partout, mais elle est aussi chez elle, et cela surtout depuis qu'elle est politiquement elle-même, indépendante et maîtresse de ses destinées. L'impression qu'elle nous laisse aujourd'hui, bien différente des sombres souvenirs de famine laissés par le XIX^e siècle, est celle d'un bon pays, riche de ses ressources agricoles, de son élevage fameux, pleine de spécialités alimentaires excellentes, le pays des jambons succulents, la source de cette Guinness dont la réputation est universelle. A une époque qui connaît encore, dans diverses régions, le rationnement et la pénurie, l'Irlande donne au visiteur la sensation de l'abondance. Le touriste s'y plaît dans des hôtels accueillants et excellents, au milieu d'une nature charmante, tantôt avenante, tantôt grandiose, que l'industrie moderne n'a pas encore gâtée.

La brochure qu'on va lire nous conduit tout autour de l'île, évoquant ses souvenirs historiques, ses beautés architecturales, ses sites maritimes ou campagnards, ses sites séculaires, et notamment sa capitale, qui présente l'un des plus beaux ensembles du XVIII^e siècle qui soient au monde.

Mais je n'ai pas à refaire, dans cette introduction, le travail si bien fait par ailleurs pour indiquer au voyageur tout ce qu'il trouvera dans ce sympathique pays, qu'une vieille amitié lie au nôtre. Qu'il me suffise de dire qu'une visite de l'Irlande nous met en contact avec ce que l'Europe a produit de meilleur, mais qu'elle nous ouvre en même temps une fenêtre sur le monde. La côte Ouest est, à cet égard, pleine de prestige et d'évocation. Nulle campagne plus fermée, plus mystérieuse, avec ses châteaux isolés et ses jardins secrets faits d'arbres pressés que des murs abritent contre le vent du large. Mais nul riuage plus grandiose que celui de ces falaises rocheuses surplombant une mer sauvage, à l'horizon de laquelle, ultimes avant-postes, se dessinent encore quelques îles, refuges elles-mêmes de la plus pure tradition celtique. Géographiquement cette côte regarde vers l'avenir, vers ce Nouveau Monde qui tend à devenir le leader de la civilisation mécanique de notre siècle ; mais, moralement, cette frange extrême de notre Europe plonge encore dans ce qui a fait, au cours de l'histoire, la suprême valeur de notre vieux continent.

André SIEGFRIED,
de l'Académie française.



L'excellent réseau routier de l'Irlande permet au touriste de découvrir toutes les notes pittoresques de la grande île.

IRLANDE

CHAPITRE I

L'IRLANDE EST A TROIS HEURES DE PARIS

L'IRLANDE n'est qu'à trois heures d'avion de Paris par les appareils de l'« Aer Lingus », à trois heures de bateau de l'Angleterre.

Le touriste qui débarque s'attend à un dépaysement complet. Il a rêvé d'une île sauvage, désolée, perdue dans la brume. Il connaît peu de chose de l'Irlande : quelques souvenirs littéraires ou historiques. Il a entendu parler de la « Chaussée des Géants », du Sinn-Féin, quelques grands noms littéraires sont venus jusqu'à lui : Synge, Yeats, James Joyce, Bernard Shaw.

Or l'arrivant n'éprouve pas ce dépaysement attendu. Au contraire, il se trouve tout de suite « chez lui », dans un cadre familier. S'il est venu par l'Angleterre, via Londres-Holyhead ou Londres-Liverpool, il retrouve les villas basses et confortables, souvent précédées d'un jardin au gazon soigneusement entretenu, qu'il a aperçues en Grande-Bretagne. Une différence toutefois, tout ici est plus vert, l'herbe, la peinture des portes. Les crotchus sont à deux étages, comme à Londres, mais leur couleur est celle des autobus parisiens.

A Dun Laoghaire (prononcez Deune Liri), avant-port de Dublin, comme dans la capitale elle-même, on trouve à se loger à tous les prix. Nombre de villas sont des pensions de famille accueillantes et intimes. Les hôtels moyens ne manquent pas. Quant aux grands établissements, ils ont la classe des palaces internationaux. A Dun Laoghaire, lorsque la nuit tombe sur le grand hôtel proche de la mer où s'allument les globes des beaufs lampadaires, dans l'immense salle à manger, les serveurs en habit, solennels, commencent à placer les diners aux petites tables chargées d'une lourde argenterie.

Ceux qui aiment à « essayer » des restaurants ne manquent pas d'endroits où apprécier les « steaks » épais et savoureux. Le célèbre élevage irlandais n'est-il pas la principale richesse du pays ? Pour qui désire revenir de temps à autre à la cuisine continentale, des restaurants français présentent toute la gamme des mets et des vins de France. Ceux-ci ne font du reste pas négliger les trois « crûs » de cette bière foncée, généreuse, qui se boit le mieux dans des pots d'argent, la « Guinness », fabriquée à Dublin même, sur les bords de la Liffey, par la plus grande brasserie du monde.

La Liffey jalonnée de monuments historiques... La Liffey traverse Dublin d'ouest en est pour se jeter dans la mer. Des péniches plates la parcourent, laissant impassibles les cygnes qui s'y pavent, tandis que des centaines de mouettes pêchent en lançant leur cri rauque. La rivière est jalonnée par des monuments désormais historiques. Les plus célèbres sont les « Four courts » (le palais de justice) et « Custom house » (le grand bureau de douane), imposants édifices de pierre grise, aux colonnes doriques, brûlés au cours du conflit anglo-irlandais et restaurés par la suite.

Entre ces deux bâtiments, le plus grand pont de Dublin, O'Connell bridge, prolonge O'Connell street, à la fois Champs-Élysées et grands boulevards de la capitale irlandaise. Remontons ces Champs-Élysées. L'œil est immédiatement attiré par la colonne Nelson, massive. On y monte, comme sur la colonne Vendôme. Du sommet, la vue embrasse un vaste panorama, qui s'étend jusqu'à la masse verte de Phoenix park, le plus grand parc d'Europe, assurent les Irlandais, peuplé de cerfs et de biches en liberté. C'est là que s'éleva, au milieu du gazon et des fleurs, la résidence du président de la République.

À gauche, l'imposante masse de granit du G.P.O. (General post office) jette une note sévère. Derrière son large fronton, supporté par six hautes colonnes ioniques, s'ouvre toute une série de bureaux extrêmement modernes. C'est qu'en effet, le G.P.O. n'est pas seulement le plus grand bureau de poste de l'Irlande, c'est en même temps pour les Irlandais le symbole de l'indépendance. C'est de là que partit l'insurrection de 1916. C'est sur son toit que fut hissé pour la première fois le drapeau national vert, blanc, orange. L'édifice, canonné par un bâtiment anglais ancré sur la Liffey, fut complètement rasé au cours de la bataille.

Magasins de nouveauté, de mode, bijouteries, restaurants se succèdent sans interruption le long de la grande artère. C'est dans O'Connell street encore que le visiteur trouvera les bureaux accueillants de l'Irish Tourist Association, office national du tourisme irlandais.

On lui fournira tous les renseignements et la documentation qui lui permettront de mieux comprendre cette île aux paysages si divers et qui ont tous leur Histoire, une Histoire mouvementée, souvent dramatique.

Il apprendra, s'il ne le savait déjà, que l'Irlande est une île de quelque 82.500 kms² peuplée de 4.250.000 habitants. Au total, 32 comtés, dont 26 sont sous la juridiction de la République d'Irlande (68.900 kms² et 3 millions d'habitants). Les six autres, souvent appelés improprement « Ulster », constituent « l'Irlande du Nord » intégrée à l'Angleterre. Cette division, la « partition » sur laquelle nous reviendrons, est pour les Irlandais le problème N° 1.

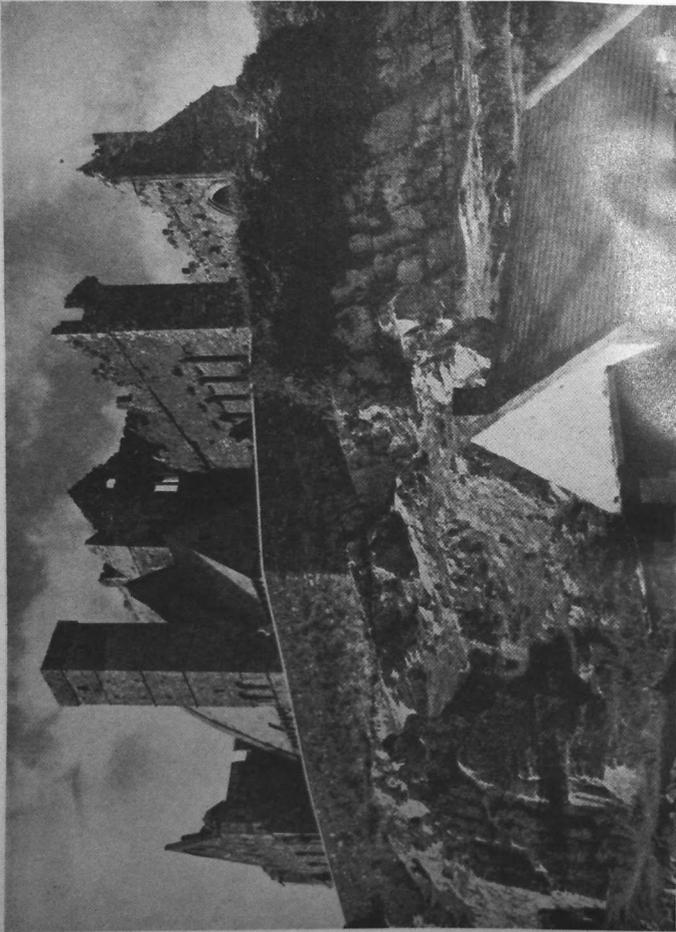
Un pays de contrastes. Ainsi averti, l'étranger s'étonnera moins de croiser dans les rues de Dublin, à côté de grands gaillards et de femmes aux cheveux blond pâle, des Irlandais du type méditerranéen, moins grands et aux cheveux noir de jais. Ces contrastes, il les comprendra mieux encore en visitant les diverses provinces. Galway, la grande ville du Connemara, n'a-t-elle pas joui au Moyen âge d'un monopole commercial avec l'Espagne qui a amené dans ses murs nombre d'étrangers au teint basané ?

Pays de contrastes, l'Irlande l'est encore par son climat, les régions montagneuses de l'Ouest, d'une sauvage grandeur, retiennent les pluies atlantiques. Celles plus fines qui arrosent le reste du territoire ont donné au paysage ce vert incomparable qui a valu à l'île d'être connue dans le monde entier sous le nom de « verte Erin ».

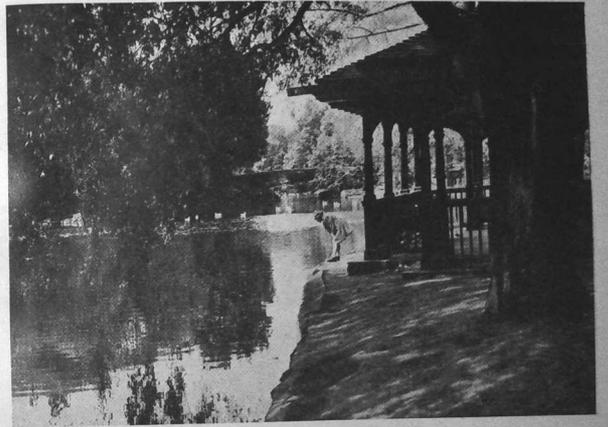
Le voyageur découvre un climat qui lui rappelle ses dernières vacances en Bretagne. Mais ce n'est pas sans étonnement qu'il voit à Dublin, à une latitude, qui est celle de Berlin, des palmiers se porter à merveille. Pour peu qu'il pousse jusqu'au Sud, il verra s'épanouir une végétation de côte d'Azur, aloès, cactus et tamaris, dans des sites aux noms aussi évocateurs que celui, par exemple, de Valentia.



GLENDALOUGH (WICKLOW) ou la « vallée des deux lacs ». Des pentes boisées
enserrent une étroite vallée où se dressent les ruines de 7 minuscules églises...



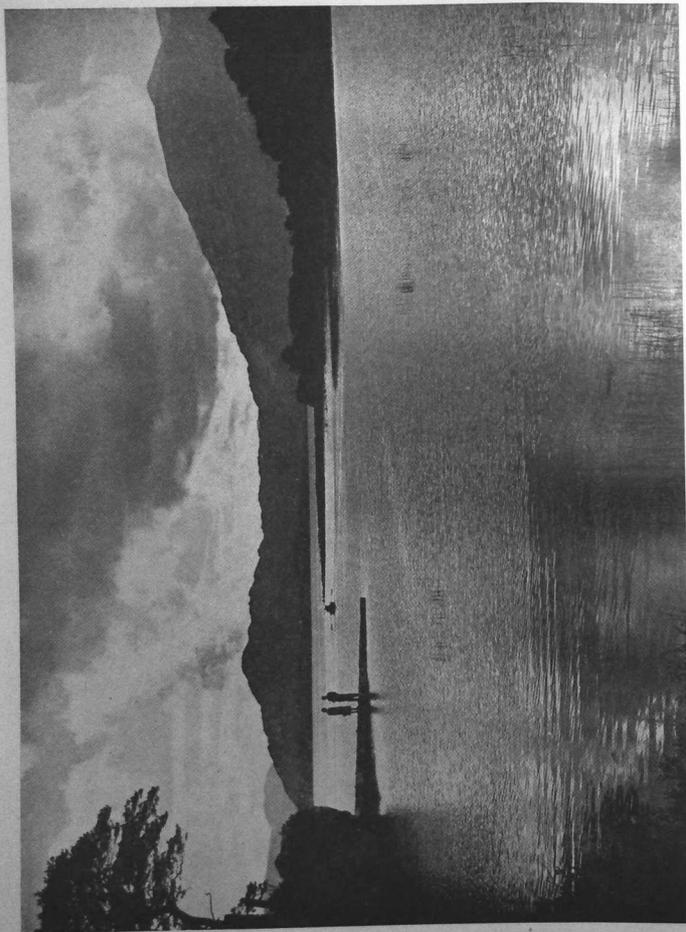
L'antique cité de CASHEL, l'une des places fortes les plus importantes de l'Irlande médiévale. Au pied du roc s'étend maintenant une agglomération florissante.



ST-STEPHEN'S GREEN, l'un des plus beaux jardins publics de Dublin.



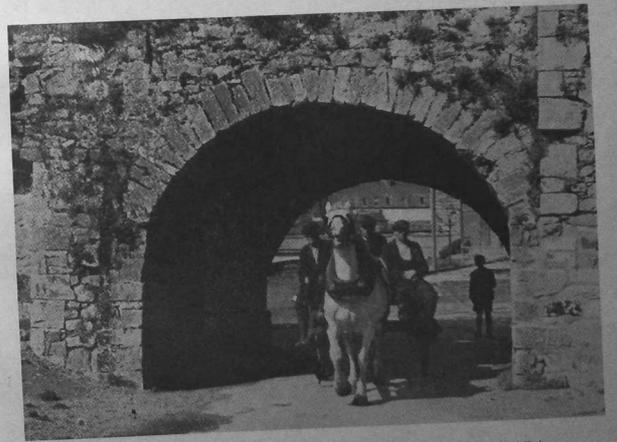
CORK, la capitale du Sud, s'est développée au fond d'une immense baie extrêmement découpée.



Killarney... La douceur du paysage invite au rêve et à la méditation.



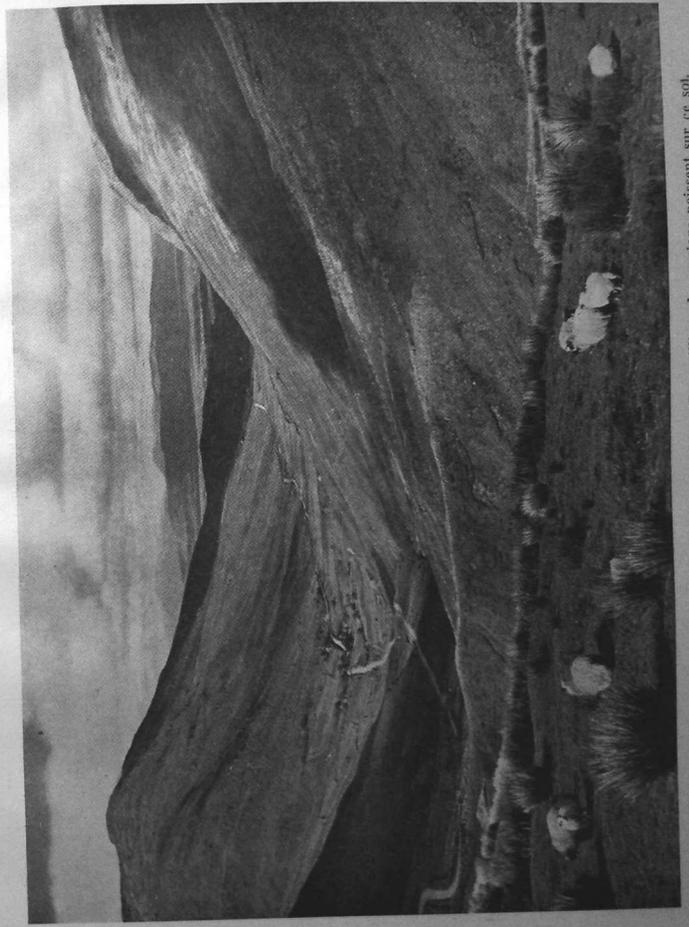
Un « JAUNTING CAR », cette étonnante carriole où seul le cocher fait face à la route.



L'arche des Espagnols à Galway, la porte du CONNEMARA.



C'est de GALWAY que part le petit vapeur pour les trois îles ARAN où dolmens et menhirs révèlent la présence des premiers hommes.



L'île DONEGAL, pays du roc et des éboulis chaotiques. Des milliers de moutons paissent sur ce sol. Ils fournissent la matière première du célèbre tweed home spun.



La tourbe affleure un peu partout... Elle fournit un combustible d'appoint non négligeable.

CHAPITRE II

L'ILE DES SAINTS ET DES FÉES

LIRLANDE est l'île des Saints et des Fées. Sans doute est-elle l'un des plus fidèles pays chrétiens du monde, mais les légendes y vivent encore dans l'âme populaire et ont imprégné les lieux mêmes. Les paysages touristiques de l'Irlande ne sont pas seulement pittoresques. Chacun a son histoire. L'une des plus célèbres est celle qui s'attache au site de Glendalough, à quelque 50 kilomètres au sud de Dublin, dans cette région montagneuse du Wicklow où la Liffey prend sa source.

Glendalough la cité aux 7 églises. Glendalough, « vallée des deux lacs ». Telle est la signification du mot. Entre les deux petits lacs aux eaux dormantes où se reflètent la masse sombre des pentes boisées qui enserrant l'étroite vallée, se dressent les ruines de sept églises minuscules et d'un cimetière, ainsi qu'une haute tour étroite et ronde, au toit pointu.

Qu'étaient ces hautes tours, qu'on trouve un peu partout en Irlande ? Lanternes des morts, ou observatoires ? Les historiens se le demandent. C'est de la tour de Glendalough, en tout cas, que les religieux du monastère fondé au VI^e siècle par Saint Kevin virent venir, aux IX^e et X^e siècles, l'envahisseur danois, parfois même irlandais. Accidentels ou volontaires, les incendies ont ravagé au cours des siècles ce qui fut l'un des centres

universitaires et religieux les plus florissants du pays. On a du mal, en contemplant ces pierres, d'où se dégage une poignante mélancolie, à imaginer la prospère « cité monastique » où vivaient, il y a dix siècles, des milliers d'étudiants.

Tara : trente siècles, pas une ruine. Plus riche encore d'Histoire — et de légende — est la colline de Tara, d'où la vue s'étend, vers le Sud-Est, jusqu'à Dublin. Ici trente siècles n'ont pas laissé même une ruine. Et pourtant, Tara fut, croit-on, pendant 2.350 ans la capitale de 142 rois. C'est à Tara qu'à Pâques 433 Saint Patrick, patron de l'Irlande, ébranla le paganisme. Le dernier roi païen mourut cent ans plus tard. Tara n'en resta pas moins pendant cinq siècles encore la résidence royale.

Seul vestige de ce long passé, subsiste, au sommet de la colline, la « pierre du destin » (Lia Fail). C'est sur cette dalle que les souverains recevaient la couronne.

Cashel : citadelle et marché. La grande route vers le Sud traverse le Tipperary pour atteindre Cork, la ville la plus importante après Dublin et Belfast. A mi-chemin s'élèvent les ruines de l'antique cité de Cashel, l'une des places fortes les plus importantes de l'Irlande médiévale. Au pied du roc s'étend maintenant une agglomération prospère, où les paysans viennent de loin vendre leur bétail. L'animation est telle que la circulation est pratiquement interdite sur la grand'route les jours de foire. Entre acheteurs et vendeurs, portant comme sur les marchés normands ou bretons une ample blouse bleue ou noire, les discussions sont chaudes. Chaque matin, sur cette même grand'route, on croise de longues files de charrettes chargées d'un immense bidon de lait, tirées par de petits ânes, qui se hâtent vers les coopératives laitières des villages. Les plus gros producteurs disposent d'une voiture portant deux bidons et traînée par un cheval.

Cork, blotti dans son immense baie... Cork, capitale du Sud, s'est développée au fond d'une immense baie extrêmement découpée. Sur les pentes des collines qui baignent dans la mer, se dressent au milieu d'une luxuriante végétation méditerranéenne de riches villas. Cinquante kilomètres séparent Cork de Cogh,

à l'extrémité de la baie. Cogh est le grand port du pays, magnifiquement abrité, où relâchent les grands transatlantiques des lignes d'Amérique. Cork



Masque mortuaire de Terence Mac Swiney
(Maire de Cork).

est à la fois une ville industrielle, avec ses distilleries, ses brasseries, ses manufactures de textiles, ses tanneries et un important centre universitaire. C'est aussi l'un des hauts lieux de l'Histoire d'Irlande. Des Scandinaves, puis des Normands s'emparèrent de la ville, s'y fixèrent et s'amalgamèrent à la population au point de devenir plus Irlandais que les Irlandais du terroir. Pour nous en tenir aux faits les plus récents et les plus universellement connus, rappelons le rôle majeur de Cork dans la guerre d'indépendance et la mort tragique en 1920 du maire Terence Mac Swiney qui, emprisonné, succomba à une grève de la faim de 73 jours.

... est un grand centre touristique.

Cork est en outre un grand centre d'excursions. De là partent notamment toutes les routes menant vers ces côtes sinueuses qui entaillent profondément le comté de Kerry dont Killarney, avec ses trois lacs, est le joyau. Par Bantry, Glengariff et Waterville, l'étroite route, bien goudronnée, épouse fidèlement les moindres échancrures d'une côte abrupte. De petites plages de sable très fin succèdent à des chaos de rochers. De l'autre côté de la route, des moutons paissent en liberté sur des pentes dénudées.

Un peu avant d'arriver à Waterville, contraste frappant. La végétation prend un aspect tropical. Parknasilla offre au touriste étonné une abondance de palmiers, de cactus, de plantes grasses. C'est à sa position abritée de

tout vent que l'on doit de découvrir en ce village une véritable oasis. La douceur du climat et la constance de la température font de ce lieu un séjour particulièrement agréable en hiver et au printemps.

Killarney et ses lacs : invitation à la rêverie.

En remontant vers Killarney par la route du Nord, qui longe la baie de Dingle, nous laissons à gauche l'île de Valentia, puis traversons Cahirciveen, la ville natale du « libérateur » des catholiques, Daniel O'Connell. Avant d'atteindre Killarney, la route longe les eaux dormantes du lac supérieur, le plus grand de loin des trois lacs communicants dont s'enorgueillit la capitale du Kerry. Elle borde en outre l'immense parc national de Muckross, qui couvre 5.000 hectares de terrain montueux et richement boisé. Les automobiles n'y ont pas accès. Mais n'est-il pas, au reste, plus agréable de laisser l'auto à l'entrée pour admirer le paysage du haut d'un « jaunting car », cette étonnante carriole à deux roues, typiquement irlandaise, où seul le cocher fait face à la route, les voyageurs étant assis dos à dos et regardant l'un ou l'autre côté du chemin. Cet étrange véhicule est parfois aussi dénommé, en raison de la disposition des places, « side car », un nom qui a dérivé plus d'un visiteur.

Killarney, c'est... Mais comment pourrait-on décrire Killarney après les évocations qu'en ont fait Spencer, Wordsworth, Tennyson, Macaulay, Thackeray, pour ne citer que quelques-uns des plus grands noms. Alfred Austin dépeint ainsi ce site prodigieux : « L'herbe y est plus vive qu'en tout autre endroit ; le vernis du houx et du lierre y est plus lustré ; les baies y sont plus rouges, qui percent à travers un feuillage d'un vert plus brillant... Je n'ai de ma vie rien vu de plus beau, je devrais dire d'aussi beau. »

C'est ce qu'expriment avec enthousiasme deux vers du poète irlandais O'Rourke :

- « Beauty's home, Killarney,
- « Heaven's reflex, Killarney. »

La douceur du paysage invite l'esprit au rêve et à la méditation. Les couchers de soleil donnent une inexprimable poésie aux eaux calmes des lacs, aux ruines d'Innisfallen et de Muckross abbey, parmi lesquelles le visiteur recrée sans effort la vieille Irlande des moines. Plus prosaïquement, enfin le Kerry est un paradis pour les pêcheurs et pour les joueurs de golf.

Les murs de Limerick. Remontons encore vers le Nord. Limerick, « le joyau du Shannon », s'étale au fond de la gigantesque embouchure de ce fleuve. Gigantesque en effet, puisqu'elle n'a pas moins de 80 kilomètres de long, de Limerick à la mer. Le passé et

le présent s'unissent ici encore. Limerick, la plus vieille cité irlandaise, a reçu le surnom de « lieu de rencontre des nations ». Danois, Normands, Français, Anglais, Celtes aussi, y sont venus jadis, à des titres divers et y ont laissé leur empreinte. Toujours active et commerçante, la ville eut fréquemment à se défendre. Le château du roi Jean, qui domine la rivière, porte encore les traces des boulets de siège de 1691, mais ses murs massifs sont toujours solides. Les murs d'enceinte, très abîmés, qui ont donné leur nom à une danse populaire, l'église fortifiée et la pierre sur laquelle fut signé le traité mettant fin au siège de 1691 sont d'autres témoins de cet ardent passé.

C'est maintenant vers l'essor industriel que s'oriente l'ardeur de Limerick. Dans la ville même sont préparés les meilleurs jambons d'Irlande et le fameux « bacon ». Nous sommes en effet au centre d'une région agricole, dans le véritable grenier de l'Irlande.

A un kilomètre et demi en amont, Ardnacrusha est devenu le plus grand réservoir d'électricité du pays. Une chute d'eau de trente mètres anime les turbines géantes. A quelque 50 kilomètres en aval de Limerick, tout près de la ville de Rineanna, où l'embouchure de la rivière s'élargit pour former un exceptionnel plan d'eau, a été installé l'aéroport de Shannon, grande escale internationale entre le continent et l'Amérique. Mais qu'on n'aille pas croire que l'industrialisation intensive ait enlevé à cette vallée tous ses agréments naturels. Au contraire, et les amateurs de pêche sportive y trouveront en abondance les saumons les plus délicats.

Galway, porte du Connemara. Longtemps, dans le passé, Limerick eut pour rivale commerciale Galway, capitale de la province du Connacht. Cette ville est aujourd'hui d'abord un centre universitaire et, pour le tourisme, le point de départ de multiples excursions à travers ce Connemara si divers, riant et boisé dans la région des immenses lacs de l'intérieur, sévère et même désolé sur les landes de la côte basse et rocailleuse, si différente des hautes falaises de Moher d'où l'on aura surplombé l'océan si l'on est venu de Limerick à Galway par la route du bord de mer. La population clairsemée du Connemara parle le gaélique. Les enseignes, dans les villages, sont uniformément rédigées en ces étranges caractères celtes qui déconcertent le visiteur.

C'est de Galway, encore, que part le petit vapeur pour les trois îles Aran où des dolmens, des menhirs et de simples élévations circulaires du sol révèlent la présence des premiers hommes. Des ouvrages défensifs y furent ultérieurement dressés et l'on dit que c'est là que se retirèrent un certain nombre d'Irlandais pour échapper aux soldats de Cromwell. Ils ne trouvèrent sur la falaise qu'une roche dénudée. Pour la fertiliser, ils durent porter péniblement, à dos d'homme, la terre du rivage.

L'âpre Donegal. « Le Donegal, c'est différent ». C'est ainsi qu'on définit généralement l'extrême Nord et Nord-Ouest de l'Irlande. C'est le pays du roc, mais de toutes les variétés de roc. Les grès creusés de cavernes y alternent avec des roches basaltiques. La côte est tantôt bordée d'éboulis chaotiques, tantôt de hautes falaises à pic ou en surplomb. Plus à l'intérieur, émergent des landes couvertes de bruyère, tantôt des blocs de granit épars, informes et sauvages comme dans les sombres Rosses, tantôt des « pains de sucre » de quartz clair, comme l'Errigal, la hauteur la plus élevée de la région.

Sur ce sol paissent des milliers de moutons. Ils fournissent la matière première du célèbre « home spun », filé à la maison, à la main, selon un procédé qui n'a pas changé depuis des siècles.

Cette âpre contrée a été le théâtre de durs combats. Elle a donné à l'Irlande nombre de poètes, de saints et de patriotes. Le « purgatoire » de Saint Patrick patron de l'Irlande, bâti sur l'île sacrée du lac Derg, demeure l'un des lieux de pèlerinage les plus assidûment fréquentés. Autre souvenir historique : sur les côtes déchiquetées du Donegal est venu se briser, en 1588, plus d'un navire de l'Invincible Armada.

On n'a pas la prétention d'avoir donné dans ce rapide tour d'horizon une description complète de l'Irlande. On espère seulement en avoir montré quelques-uns des aspects les plus célèbres. Il appartiendra au voyageur d'en découvrir lui-même quantité d'autres, moins connus parfois, mais non moins dignes d'intérêt. Et ce sera pour lui une joie sans cesse renouvelée.

Et le sport, partout. Pour peu qu'il aime pratiquer ou voir pratiquer les sports, le touriste trouvera encore d'autres joies tout au long de sa route. Nombre de terrains de golf ont été aménagés parmi les vertes prairies. Les rivières riches en poissons offrent aux amateurs toutes les variétés de pêche. Ajoutons la chasse et l'équitation. Et puis la mer apporte ici, comme partout, les délassements qui lui sont propres, natation, yachting, etc...

Le sport connaît en Irlande une grande vogue. On sait le renom qu'ont acquis dans les rencontres internationales les cavaliers et l'équipe de football de ce pays. Mais les moindres compétitions locales retiennent l'intérêt ; qu'il s'agisse de sports universellement répandus ou spécifiquement irlandais, comme le hurling, sorte de hockey sur gazon, et le football gaélique, qui ressemble au rugby.

Les courses de chevaux et de lévriers sont pour le peuple tout entier une véritable passion. On n'est pas peu surpris de découvrir un cynodrome dans des localités très modestes et de voir, dans les plus petits villages, là où l'on penserait trouver de quelconques chiens de troupeaux, se parer de splendides lévriers de course.

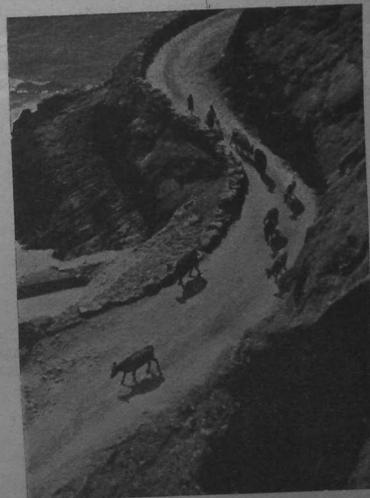
CHAPITRE III

L'ESSOR INDUSTRIEL ET SOCIAL

L'IRLANDE est avant tout un pays agricole. Plus exactement, un pays d'élevage. Les 26 comtés placés sous la juridiction du gouvernement de Dublin couvrent un peu plus de 8 millions d'hectares, qui se décomposent ainsi :

Prairies (pâturages et foin)	4.500.000	hectares
Récoltes (légumes, fruits, lin)	1.000.000	—
Forêts	125.000	—
Terres incultes et marais (1)	2.500.000	—

(1) Ce chiffre paraît très élevé. Il faut savoir qu'une partie importante du sol de l'Irlande est fait de rochers et de tourbières. Celles-ci fournissent du reste un combustible d'appoint non négligeable.



L'heure de la traite...

Le troupeau irlandais compte en gros 4 millions de bêtes à cornes, plus de 2 millions de moutons et 500.000 porcs. La basse-cour est riche de plus de 20 millions de volailles.

L'agriculture rapporte à l'Irlande quelque 130 milliards de francs par an, dont les trois quarts sont fournis par l'élevage (chevaux inclus) et ses dérivés. Sur trois millions d'habitants que totalisent les 26 comtés, près de 650.000 sont directement employés aux travaux agricoles.

Le cheval.

Une place à part doit être faite à l'élevage du cheval. Qu'il s'agisse de chevaux de trait, de chasse ou de course, la réputation de l'élevage irlandais n'est plus à faire. Chaque année, plusieurs concours hippiques, dont le plus connu est le « Horse show » de Dublin, fondé en 1868, attirent des foules enthousiastes où figurent de nombreux étrangers.

Sur les champs de courses d'Irlande et du monde entier, les produits de l'élevage national remportent de multiples succès. Dans la seule année 1949, ils ont gagné 2.991 courses et rapporté la valeur d'un milliard de francs. De 1900 à 1949, le « grand National » de Liverpool, la course la plus dangereuse du monde, a été couru 46 fois et gagné 31 fois par des chevaux irlandais. L'un des plus fameux parmi les étalons d'Irlande, le célèbre Nasrullah, a été acheté à prix d'or par des Américains, quant à Arctic Prince, il a remporté le Derby de 1951.

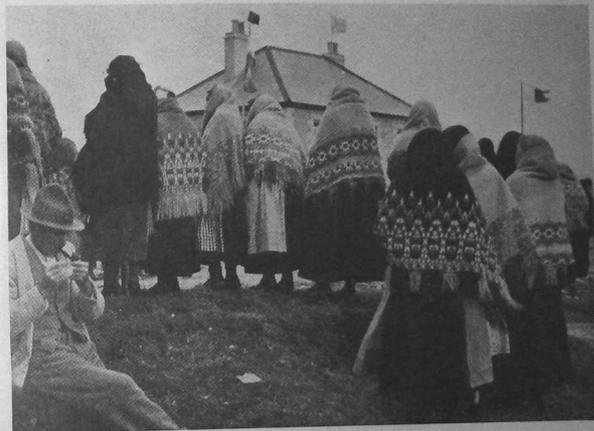
L'élevage du cheval, qui a rapporté en 1949 l'équivalent de près de cinq milliards et demi de francs au pays, se place au deuxième rang dans l'économie nationale, tout de suite après celui du bétail.

Les plaisirs de l'équitation sont intimement liés à ceux de la chasse à courre. Selon un vieux dicton local « tout Irlandais a un cheval ». Tant il est vrai que celui-là même qui n'en possède pas est à ce point passionné qu'il finit presque par se faire illusion. C'est à cheval en effet qu'on goûte le mieux la joie de parcourir, par exemple, les immenses allées de Phoenix Park, dont nous avons parlé.

Un Irlandais sur huit est plus ou moins directement intéressé à la chasse au renard. Le pays compte 70 chasses et autant de meutes. Pour ne parler que de la chasse à courre, étant entendu que la chasse au fusil est aussi ardemment pratiquée ici qu'ailleurs.

L'industrie, une arme contre l'émigration.

Bien que la division du pays ait privé l'Irlande du contrôle de sa grande région d'industrie lourde — à Belfast — et que d'autre part le sous-sol soit pauvre en charbon, fer, cuivre, etc... l'Irlande



Ces châles aux si brillants dessins, les paysans du CONNEMARA, ne les arborent que les jours de fête.



Un tisseur à l'ouvrage... le fameux tweed irlandais est exporté dans le monde entier.



Des officiers français participent à une manifestation hippique au rythme entraînant des cornemuses.



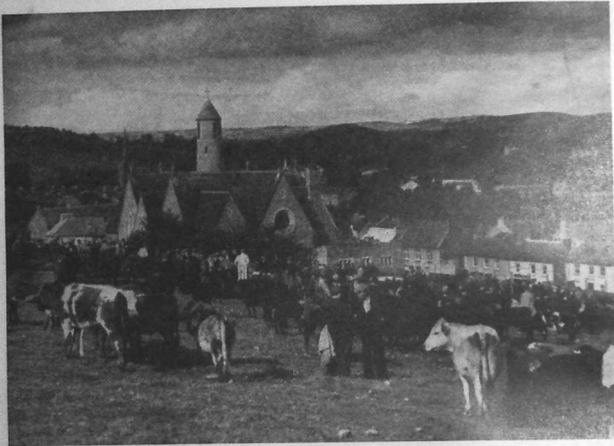
Les plaisirs de la chasse à courre sont demeurés parmi les plus goûtés.



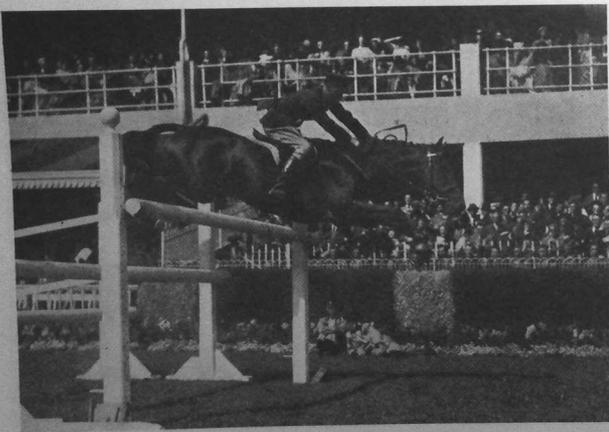
Maisons ouvrières à DUN LAOGHAIRE.



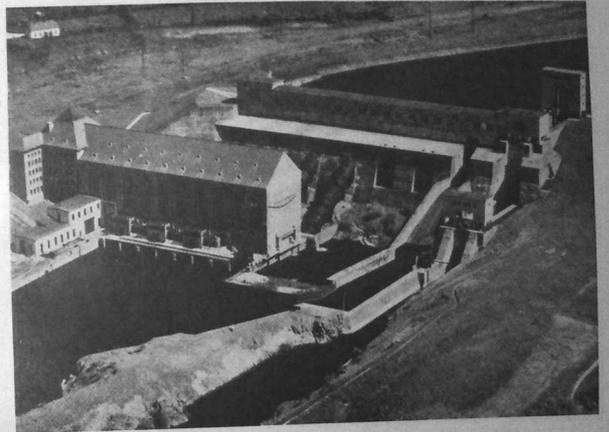
L'Irlande dispose d'hôpitaux les plus modernes.



Les foires sont toujours animées. Entre acheteurs et vendeurs les discussions sont chaudes.



Chaque année, le célèbre « Horse Show » de Dublin attire des foules enthousiastes.



ARDNACRUSHA est devenu le plus grand réservoir d'électricité du pays. Une chute d'eau de 30 mètres anime des turbines géantes.



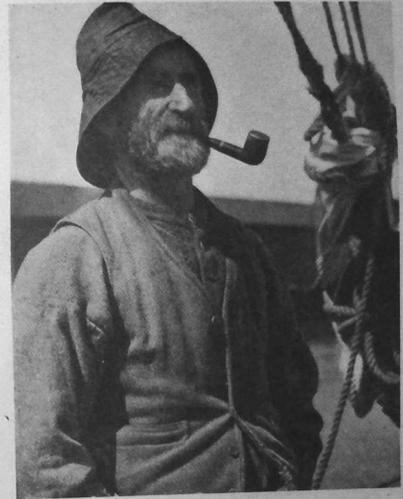
L'aérodrome de Dublin aux lignes audacieusement modernes.



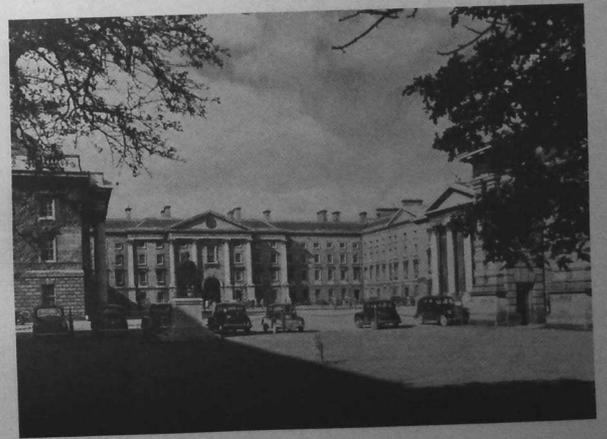
Un grand match de hurling, sorte de hockey sur gazon, un sport spécifiquement irlandais.



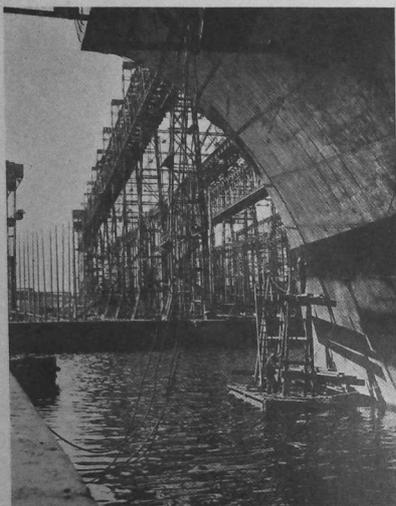
Les courses de lévriers sont pour le peuple tout entier une véritable passion.



Ce vieux loup de mer du CONNEMARA, ne pourrait-il pas être aussi breton ?



TRINITY COLLEGE, l'une des deux plus grandes universités de Dublin.



Les Docks de Belfast. Une vive activité règne dans les chantiers de construction navale.



Donegal Place à Belfast, la grande cité industrielle du Nord.

poursuit un gros effort en vue de développer dans toute la mesure du possible son industrie propre. Elle y a été aidée ces dernières années par l'aide américaine au titre du « Plan Marshall ».

Dans l'esprit du gouvernement, l'expansion industrielle a aussi un aspect social, dans la mesure où le « plein emploi » limitera l'émigration, ce mal ancien de l'Irlande, qui entraîna une partie importante des éléments les plus jeunes et les plus hardis de la population.

A l'heure actuelle, tandis que l'agriculture, on l'a vu, emploie près de 650.000 personnes, l'industrie n'en fait encore travailler que 212.000. Mais ce nombre est déjà le double de celui de 1929. Il traduit la volonté d'essor industriel de l'Irlande. Un autre témoignage en est l'évolution de l'indice du volume de la production manufacturière (base 100 en 1936) passé de 120 en 1947 à 151 en 1948 et 148 en 1949.

Mentionnons d'abord cette production traditionnelle à la fois artisanale et industrielle qu'est la laine. Le plus souvent filée à la maison par les paysannes elles-mêmes, la laine est ensuite traitée généralement par de petites manufactures locales d'où sort ce fameux « tweed » exporté dans le monde entier.

L'industrie du vêtement, qui prolonge celle du textile, est celle qui emploie le plus grand nombre de travailleurs.

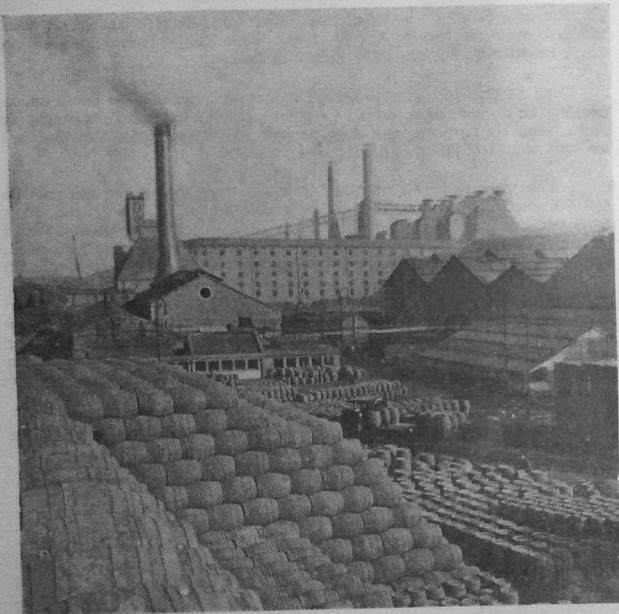
La capitale mondiale de la bière.

Mais celle qui fait le chiffre d'affaires le plus important est la brasserie-distillerie.

Les usines de la brasserie Guinness couvrent 25 hectares, au cœur même de Dublin. Au total, la firme utilise 14.000 femmes et hommes. Ce n'est pas trop pour une entreprise qui produit parfois plus de 28.000 hectolitres dans une seule journée, qui a son raccordement ferroviaire et son petit chemin de fer privé, son canal où ses péniches accostent directement aux entrepôts, une armée de camions et une flotte de quatre cargos qui courent les mers du monde, et sa propre tonnellerie.

Une visite aux usines Guinness vous apprendra qu'il existe des « crûs » de bière comme des crûs de vin. Vous dégusterez dans des gobelets d'argent le « porter » léger et l'« extra stout » noir, boisson vigoureuse. Le « foreign extra stout », plus généreux encore, est réservé à l'exportation.

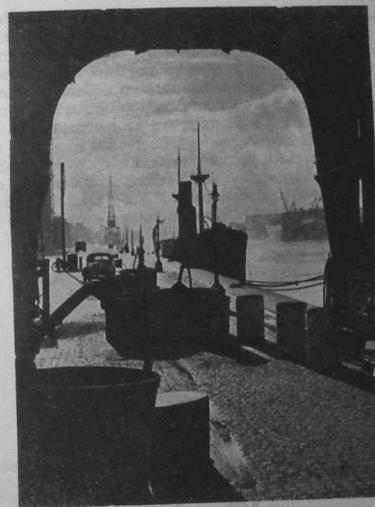
Les amateurs de whisky apprécieront tout particulièrement celui qui se fabrique en Irlande, il est plus « fruité » que tout autre.



Dublin est la capitale mondiale de la bière... Les usines GUINNESS couvrent 25 ha et emploient 14.000 hommes et femmes. Elles produisent 28.000 hl par jour.

L'Irlande s'équipe. L'industrie du bâtiment emploie presque autant de travailleurs que celle du vêtement. Des plans d'extension urbaine et de logements à bon marché sont en cours de réalisation dans les grandes villes. Du train, le voyageur aperçoit près de Limerick ou près de Droghéda de vastes et modernes cimenteries auxquelles le programme d'industrialisation du pays assure une activité soutenue.

Ce programme se traduit par le développement des grands ports. Dublin et Cork pourront d'ici peu recevoir des navires de fort tonnage qui jusqu'alors devaient s'arrêter aux avant-ports de Dun Laoghaire et de Cobh. Il s'exprime encore par l'extension de l'équipement électrique. La grande



Le port de Dublin dont le trafic croît sans cesse.

centrale d'Ardnacrusha, sur le Shannon, a été un point de départ. D'autres travaux ont transformé en énergie les eaux de l'Erne et de la Liffey.

Autre aspect de l'activité, à la fois industrielle et commerciale : l'Irlande est un relais sur les grandes routes aériennes internationales. L'aérodrome de Shannon, édifié près de Rineanna, est l'un des plus modernes et des plus actifs du monde. La rivière, fortement élargie en cet endroit, lui ajoute un vaste et calme plan d'eau qui en fait une remarquable base d'hydro-aviation. Shannon est depuis 1947 un port franc aérien, le premier en date dans le monde.

L'aérodrome de Dublin-Collinstown, très récent, est relié par des services réguliers non seulement avec Shannon, mais avec toutes les capitales de l'Europe occidentale. Les appareils de l'Aer Lingus, marqués au trèfle vert, ont transporté en 1949 un total de 20.000 passagers et plus de 2.000 tonnes de fret. En juillet 1950, un mouvement de 4.650 voyageurs pour un seul week-end et de 1.834 pour un seul dimanche, a été enregistré. En un seul jour, 1.936 arrivées et départs ont lieu sur le seul aérodrome de Dublin.

Améliorer les conditions d'existence.

L'effort industriel a eu pour corollaire un effort d'amélioration

des conditions d'existence qui, entrepris au lendemain même de l'indépendance nationale, s'est traduit d'abord par une redistribution des terres. Il se poursuit sans cesse à la fois sur le plan collectif et sur le plan individuel. Un vaste programme en cours de réalisation porte notamment sur la construction d'hôpitaux, l'édification ou la reconstruction de logements, l'électrification rurale, le développement du réseau routier et des transports, le drainage des eaux. Les secours individuels ou familiaux revêtent la forme de pensions aux aveugles, aux personnes âgées, aux chômeurs, aux veuves et aux orphelins, d'allocations familiales, de soins médicaux gratuits pour les écoliers et les indigents, de distributions gratuites de lait, de chaussures, de combustible, de bourses scolaires, etc...



CHAPITRE IV

L'IRLANDE DANS LE MONDE

Les soldats de la foi. L'IRLANDE, ayant échappé à l'occupation romaine, a échappé du même coup à la terreur des barbares qui, en maints endroits, suivit l'effondrement de l'Empire romain. La transition y a été plus douce entre le paganisme et le christianisme. Le grand ouvrier en a été un jeune esclave qui devait devenir le symbole spirituel du pays, Saint Patrick.

Du VI^e au IX^e siècles, l'Irlande se couvre de monastères d'où partent les moines, soldats de la Foi, qui vont porter la parole chrétienne dans ce qui est tout le monde connu d'alors. Ces hommes poussent au nord jusqu'en Islande, à l'Est jusqu'à Kiev. Parmi les plus célèbres, citons : Saint Colmcille ou Columba en Ecosse, Saint Colomban qui fonde des monastères à Luxeuil, en France, et à Bobbio, en Italie, Saint Fridolin à Strasbourg, Saint Gall en Suisse et Saint Fearghal en Bavière. Un moine irlandais encore, Saint Ronan installe en Bretagne son ermitage, d'où naît une agglomération, Locronan, dont les « pardons » sont restés parmi les plus célèbres.

Les collèges irlandais en Europe.

A l'époque dont nous parlons, les Religieux sont les seuls dépositaires de la science et de la culture. Sous le règne de Charlemagne, le grand savant Alcuin, considéré comme le promoteur de l'éducation publique en Occident, entretient une correspondance avec l'abbé de Clonmacnoise. Le philosophe néo-platonicien Scot Erigène, lui, est appelé d'Irlande en France par Charles-le-Chauve. L'Irlande, du reste, dès cette époque, ne donne pas que des philosophes et des savants. La poésie y est illustrée, entre autres, par Sedulius.

Plus tard, tandis que s'épanouit sur le continent un renouveau des arts, des lettres et des sciences auquel les Français donnent le nom de Grand Siècle, l'Irlande connaît des heures sombres. Les soldats de Cromwell avaient détruit les biens matériels, incendié les Eglises et pillé les villes. Les « lois pénales » vont plus loin. Elles visent à supprimer toute culture catholique. C'est le début de cette émigration qui va, à travers l'Histoire, priver le pays d'une partie de ses meilleurs éléments mais qui, en revanche, établira des liens durables entre l'île et le continent d'abord, le Nouveau Monde ensuite.

Des collègues irlandais s'établissent un peu partout à travers l'Europe. De 1577 à 1680, dix-sept sont fondés en France (à Douai, Bordeaux, Paris, Lille, Toulouse, Poitiers et Nantes), en Belgique (à Louvain et Anvers), en Espagne (à Alcalá, Salamanque, Santiago, Séville, Madrid), au Portugal (à Lisbonne), en Italie (deux collèges à Rome). Il n'est pas jusqu'à la lointaine Prague qui n'ait aussi son collège irlandais.

Les « Brigades irlandaises ». Simultanément, de nombreux Irlandais émigrés prennent du service dans les armées continentales. Appelés familièrement en Irlande « les sauvages », ces hommes savaient en s'engageant qu'ils ne reverraient jamais leur pays. La France, l'Espagne et d'autres puissances comptent parmi leurs troupes des « Brigades irlandaises ». Quatre-vingt mille Irlandais servent dans les armées de Louis XIV. Des unités irlandaises s'illustrent, sous le règne du Roi-Soleil, dans Crémone assiégée. D'autres, sous Louis XV, prennent une part importante à la bataille de Fontenoy. D'autres encore avaient en 1709 combattu sous Pierre-le-Grand à Poltava.

Entre temps, les Irlandais demeurés sur le sol natal amorcent une longue lutte pour l'indépendance. Des Protestants d'origine anglaise ou écossaise, animés par un esprit comparable à celui qui va donner naissance à la révolution américaine, réussissent à faire reconnaître un Parlement irlandais séparé. Seuls, des Protestants y siègent et le « cabinet » qui en est l'émanation est nommé par la Couronne britannique. Il n'en est pas moins vrai que ce Parlement protestant allège le fardeau que les « Lois pénales » faisaient peser sur les Catholiques et entreprend d'améliorer les conditions économiques du pays.

Wolfe Tone et la révolution française. L'influence de la révolution française se fait alors nettement sentir. Elle stimule grandement l'activité des « Irlandais unis », mouvement dont le noyau se trouve dans la région, en majorité protestante, de Belfast, et qui aspire à dépasser le stade d'un Parlement accepté par la Couronne. Le but de ces hommes, groupés sous la direction de Theobald Wolfe Tone, est de faire de l'Irlande une république indépendante où Catholiques et Protestants jouiraient de droits égaux.

Ils font appel à l'aide des Français. Ceux-ci tentent par trois fois de débarquer dans l'île, à Bantry, Killala et Lough Swilly. Les trois entreprises échouent comme, en 1798, la rébellion des Irlandais eux-mêmes.

La Grande Famine et l'émigration. La « Grande Famine » de 1846 marque un tournant dans l'Histoire de l'Irlande : deux récoltes consécutives de pommes de terre, élément de base de l'alimentation, avaient été catastrophiques. Le gouvernement anglais cependant exporta le blé qui eût suffi à subvenir aux besoins d'une partie de la population. Un million de malheureux moururent. Avec plus de bonheur, d'autres, dont le total atteignit un million et demi, trouvèrent le salut dans l'émigration vers un pays en pleine création et qui avait à leurs yeux le prestige de s'être émancipé de la tutelle anglaise, les Etats-Unis d'Amérique.

Le prolongement des effets de la famine aboutit à réduire de moitié, en quelques années, les huit millions d'êtres qui formaient la population de l'Irlande. Mais d'une part ceux qui restaient étaient plus que jamais déterminés à l'indépendance, d'autre part commençaient à se nouer des liens étroits entre eux et les émigrés. C'est ainsi qu'un ancien insurgé de 1848 fonda près de Cork le « Phoenix club » tandis qu'aux Etats-Unis un émigré, Sean O'Mahony, créait une société corollaire, « les Fenians », qui tirait son nom des Fianna, les fameux guerriers de la légende celtique, et de leur chef, Finn Mac Cool.

La sympathie du Nouveau Monde. Simultanément, les émigrés prenaient une place importante dans la vie politique des Etats-Unis. Dès 1860, le « Times » de Londres écrivait : « l'élément irlandais a longtemps dirigé la politique des Etats-Unis. C'était sans doute quelque peu excessif, mais il est de fait que nombre des hommes qui, après avoir été les artisans de la révolution, géraient maintenant les affaires de la jeune république, étaient, comme par exemple John Adams et Andrew Jackson, de la souche des Irlandais presbytériens de l'Ulster.

Ces liens ne se sont pas relâchés avec le temps, au contraire. En 1916, un certain nombre des chefs de l'insurrection anti-britannique des « Pâques sanglantes » durent la vie à la pression exercée sur l'Angleterre par l'opinion publique américaine ; le plus célèbre d'entre eux fut Eamon de Valera. Un autre violent sursaut d'opinion fut causé en 1920 par la disparition tragique de Terence Mac Swiney, maire de Cork, mort en prison après une grève de la faim de 73 jours. Tout récemment, en 1950, le Congrès américain a émis un vote, révélateur du sentiment que les Américains portent aux Irlandais, en demandant que l'Angleterre cesse de bénéficier du plan Marshall tant que serait maintenue la division de l'Irlande ; ce vote n'a été remis qu'à la condition qu'une résolution condamnant la partition fut élaborée.

Ajoutons que dans son élan vers le Nouveau Monde, l'émigration irlandaise s'est portée non seulement vers les Etats-Unis, mais aussi vers le Canada, l'Australie, la Nouvelle-Zélande.

De la S.D.N. à l'O.E.C.E. Le développement de la coopération internationale au cours du vingtième siècle a donné l'occasion à l'Irlande de jouer un rôle important dans les divers organismes institués depuis la première guerre mondiale. A la Société des Nations, au Conseil de l'Europe et à l'Organisation européenne de coopération économique, les représentants irlandais se sont signalés par leurs efforts pour une coopération plus effective.



L'emblème d'une unité irlandaise.

CHAPITRE V

LA « PARTITION »

ON ne peut s'intéresser à un pays sans en connaître au moins le problème essentiel. La préoccupation majeure de tous les Irlandais, sans exception, est la « Partition », c'est-à-dire la division de l'île imposée par les Britanniques en 1920. Il est donc indispensable que le visiteur, qui en entendra parler fréquemment, en connaisse les grandes lignes.

Pour aller de Dublin à Belfast, il faut franchir une frontière. C'est une vraie frontière, avec douane et contrôle d'identité. Mais cette frontière n'a que trente ans d'âge. Cette coupure n'a jamais satisfait personne. Elle est simplement la conséquence de la rivalité entre les deux grands partis anglais de l'époque, Libéraux et Conservateurs.

Frontière, sans doute, mais purement artificielle : aucune chaîne montagneuse, aucun lac, aucun fleuve, pas même de « 38° parallèle ». De part et d'autre on parle la même langue (car dans le nord aussi le gaélique est employé). La nature du sol, la vie familiale et sociale, la propriété, sont identiques. Le visiteur se rend compte qu'il a affaire à un seul pays, à un seul peuple. Voilà pourquoi la division lui apparaît si bizarre.

Les noms mêmes d'« Irlande du Nord » et d'« Irlande du Sud » formulés par le statut britannique, ne s'appuient sur rien de réel, puisque le « Nord » tout entier se trouve au sud du Donegal, l'un des comtés du « Sud ». Le peuple irlandais n'a jamais admis ces dénominations. Il ne parle que des « six comtés » pour désigner la partie du pays isolée des « 26 comtés », et le visiteur entendra souvent nommer la partie irrédente « l'Alsace-Lorraine » de l'Irlande.

Catholiques et protestants. La raison invoquée pour justifier la « Partition » est que la majorité des « six comtés » est protestante. Mais c'est un argument spécieux, puisqu'aussi bien les deux religions sont fermement opposées à la division de la nation. C'est du reste dans le « Nord », à Armagh, fondée par Saint Patrick, que les deux primats d'Irlande, le Catholique et le Protestant, ont leur siège. Comme dans d'autres pays, les Catholiques dominent dans certaines régions, les Protestants dans d'autres. Dans les six comtés, on compte 66 % de Protestants et 34 % de Catholiques. Dans le reste de l'Irlande, les Catholiques sont 94 %, les Protestants, 6 %.

Comme encore dans bien d'autres pays, l'industrie se trouve plutôt localisée dans le Nord, encore que le Nord, comme le reste de l'Irlande, soit d'abord agricole. Le textile, les chantiers navals, les corderies sont les principales industries des six comtés. Mais un développement industriel considérable a été accompli au cours des trente dernières années dans les 26 comtés, qui possèdent de grands ouvrages hydro-électriques, des sucreries, des cimenteries et de nombreuses usines produisant des vêtements, des chaussures et des articles d'alimentation. Toutefois, les six comtés compensent par leur industrialisation plus poussée la prédominance agricole du reste de l'Irlande.

La rupture de cette unité naturelle par la « Partition » a été durement ressentie de part et d'autre de la ligne, mais plus spécialement dans le « Nord », où le chômage, depuis 1920, a pris une extension plus grande que dans le Sud — et que n'importe où en Angleterre. Si Belfast a connu un grand développement, Derry, la deuxième grande ville, ne s'est jamais remise d'avoir été coupée de son « hinterland » agricole.

Le retour à l'unité reste l'aspiration essentielle de 80 % du peuple irlandais. Il a été mis en relief lors de chaque élection depuis 1921. Le visiteur s'en rendra compte dès qu'il en viendra à parler politique. La minorité, soutenue par la Grande-Bretagne, a été dotée d'un gouvernement local et s'oppose fermement à la réunification, que désirent, en revanche, plus de 3 millions d'hommes et de femmes. Pour dissiper les craintes d'une minorité, à laquelle la propagande fait croire qu'elle serait brimée en cas d'unification, tous les partis nationaux se sont mis d'accord sur la solution suivante : les six comtés pourraient avoir un gouvernement autonome dans le cadre de la République s'ils en manifestaient le désir.

Politiquement, les Irlandais des six comtés sont très divisés. Les deux principaux partis sont les Nationalistes et les Unionistes. La majorité unioniste veut que soit maintenu le lien avec la Grande-Bretagne. Les Nationalistes partagent le désir de la masse du peuple et militent en faveur de l'unité. Les Nationalistes forment la majorité dans deux des six comtés et dans certains secteurs des trois autres. Les Unionistes y voient une menace qu'ils ont essayé de pallier par une série de lois privant les Nationalistes de certains droits, notamment par une loi électorale injuste. Le découpage des circonscriptions est fait de telle sorte que, par exemple, dans un secteur en comportant trois, la majorité nationaliste est refoulée dans une seule, permettant aux minorités unionistes de l'emporter dans les deux autres. Mais c'est surtout dans le gouvernement local que l'iné-

galité est évidente. De nombreux conseils municipaux, spécialement ceux proches de la frontière, ont des majorités unionistes pour représenter des populations à majorité nationaliste. Il arrive aussi que, là où ils constituent une majorité, les Nationalistes se voient refuser la possibilité de travailler et de se loger, ce qui les force à partir.

Politique mise à part, les divergences sont rares entre les populations des six comtés et des 26 comtés. Le visiteur pourra constater que de nombreux habitants du « Nord » viennent passer leurs vacances dans le « Sud ».

La « Partition » est donc purement politique. Elle ne repose sur aucune considération géographique, économique, sociale ou historique. Elle prendra fin le jour où la Grande-Bretagne, qui l'a instituée, sera amenée à réaliser le tort qu'elle cause non seulement aux deux parties de l'Irlande, mais aussi aux intérêts et au prestige de l'Angleterre. Le ressentiment éprouvé par la majorité du peuple de l'île est également ressenti profondément par les nombreuses colonies irlandaises à l'étranger. En même temps qu'il fait obstacle à une réelle amitié anglo-irlandaise, il arrive qu'il provoque des froissements entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis.



La chasse de la cloche de St Patrick.

Une langue disparaît. La langue irlandaise a été celle de la grande majorité du peuple jusqu'à la fin du XVIII^e siècle. Au milieu du XIX^e siècle, presque en une génération, elle n'était plus parlée que par un tiers de la population. L'émigration devant la famine n'est qu'en partie responsable de cette désaffection.

Un nouvel esprit, voisin de celui qui avait forgé les révolutions française et américaine, était né. Anxieux des idées nouvelles venues du dehors, les hommes se détachèrent d'une langue qui non seulement les isolait de leurs amis d'outremer, mais éloignait d'eux tout espoir d'évolution. Le vieux langage devint progressivement un souvenir cultivé par des érudits et quelques riches dilettantes. Seuls le parlaient quotidiennement les classes pauvres, les bourgades perdues de paysans et de pêcheurs. Dans sa lutte pour l'émancipation catholique, O'Connell ne vit d'espoir pour l'avenir politique des pays qu'à travers la langue anglaise.

... Puis renaît... Lorsque toutefois fut recouvré un minimum de personnalité nationale, beaucoup apprécièrent la valeur de ce qui avait été sacrifié. Les héritiers politiques d'O'Connell, les membres du groupe « Jeune Irlande », entreprirent d'orienter le goût populaire vers les vestiges de la grandeur passée du pays. Étudiants, historiens et poètes découvrirent qu'à côté de l'Irlande de langue anglaise existait toujours un courant de tradition, ralenti mais non tari.

Depuis lors, la langue nationale est apparue non seulement comme une source d'inspiration artistique, mais comme la prise de conscience de cet esprit patriotique qui engendra le soulèvement de 1916 et la création d'un État irlandais moderne.

La renaissance de la langue traditionnelle sembla donc au premier gouvernement irlandais libre devoir accompagner l'indépendance du pays. C'est dans cet esprit que son étude fut décrétée obligatoire dans les établissements d'enseignement. A l'heure actuelle, il est peu d'Irlandais de moins de 40 ans qui n'en aient une sérieuse connaissance de base.

Bien avant ce temps, du reste, une littérature gaélique réduite mais de valeur avait maintenu vivante la tradition — l'œuvre de Pearse en témoigne. Padraig O'Conaire, probablement le dernier conteur itinérant, nous a laissé de brèves nouvelles dont le réalisme et l'intensité suggèrent Maupassant. Seamus Mac Grianna « Maire » et son frère Séosamh restent des maîtres dans ce domaine et si les longs romans semblent être dans l'ensemble moins bien venus, la poésie continue à fleurir abondamment. Une série d'autobiographies très intéressantes a été rédigée par des fermiers et des pêcheurs écrivant en gaélique. La plus remarquable est « L'homme de l'île », de Tomas Criochan.

La plus grande difficulté, pour cette littérature, est de trouver non des auteurs mais des lecteurs. La tentative la plus réussie dans ce sens a été la création d'un club — le Club Leabhar — qui assure à ses membres

un exemplaire de tout livre édité en langue irlandaise. Le point a été atteint où sa survivance est fonction du peuple lui-même. Les promoteurs du mouvement estiment qu'il serait tragique de voir leurs efforts voués à l'échec, non seulement pour l'Irlande, mais pour le monde moderne où tout ce qui rompt la monotonie de la standardisation est une bénédiction.

La littérature irlandaise de langue anglaise. Cependant s'est développée en Irlande une littérature de langue anglaise aussi typiquement nationale que l'autre. Le premier de ses représentants, dans la branche poétique, a sans doute été Thomas Moore, ami de Byron et d'Emmet. Moore avait un exceptionnel don de parolier. Les airs irlandais dont il écrivit le texte enchantèrent les salons européens. On les chante toujours.

Les puristes peuvent se livrer au sujet de son œuvre à des querelles passionnées, mais il serait absurde de nier qu'il est demeuré, longtemps après sa mort, le poète et le musicien irlandais le plus aimé. C'est la génération suivante qui, rompant avec la « facilité » de Moore, puisa son inspiration dans le passé gaélique. Ses représentants les plus célèbres sont : Thomas Davis, pour lequel la poésie est indissociable de la politique, Samuel Ferguson, William Allingham et surtout James Clarence Mangan, à la grande sensibilité et qui fut le premier, avec « Dark Rosaleen », à donner en langue anglaise une forme parfaite à un poème d'origine gaélique.

Mais le réveil de l'Irlande littéraire, on le doit surtout au grand poète W.B. Yeats. Celui-ci, qui passa son enfance dans le Comté de Sligo, vécut également à Londres et se rendit à plusieurs reprises à Paris, où il fit la connaissance de Villiers de l'Isle Adam. Avec Yeats, John Synge fut l'un de ces dramaturges qui valurent au théâtre de l'Abbaye, alors récemment fondé, sa renommée mondiale. Yeats découvrit Synge à Paris, le persuada de s'attacher à l'étude de ses compatriotes de Galway. Le théâtre de l'Abbaye monta tour à tour avec succès : « L'ombre du vaillon », « À cheval vers la mer », « Le puits des saints », « Le mariage du rétamour », et surtout cet extraordinaire « Baladin du monde occidental » qu'il avait tiré de ses notes prises dans l'Ouest de l'Irlande et plein d'un parler vigoureux, saisi sur le vif. Lady Gregory, la fondatrice avec W.B. Yeats du théâtre de l'Abbaye, puisa également son inspiration dans la vie des paysans de la région de Galway et sut allier à la force du comique sa distinction naturelle.

Dès lors, le théâtre de l'Abbaye poursuivit sa brillante carrière sous la direction de Lennox Robinson. Sean O'Casey, avec « Plough and the stars » (la charrue et les étoiles) et « Juno and the Paycock » (1) (Juno et le paon) sut peut-être le mieux fixer la véritable image du peuple irlandais.

Philip Kellerson a donné des pièces de Sean O'Casey une remarquable interprétation au théâtre de l'Œuvre, à Paris. La critique s'est montrée

(1) « Paycock » est l'orthographe faubourienne dublinoise de « peacock ».

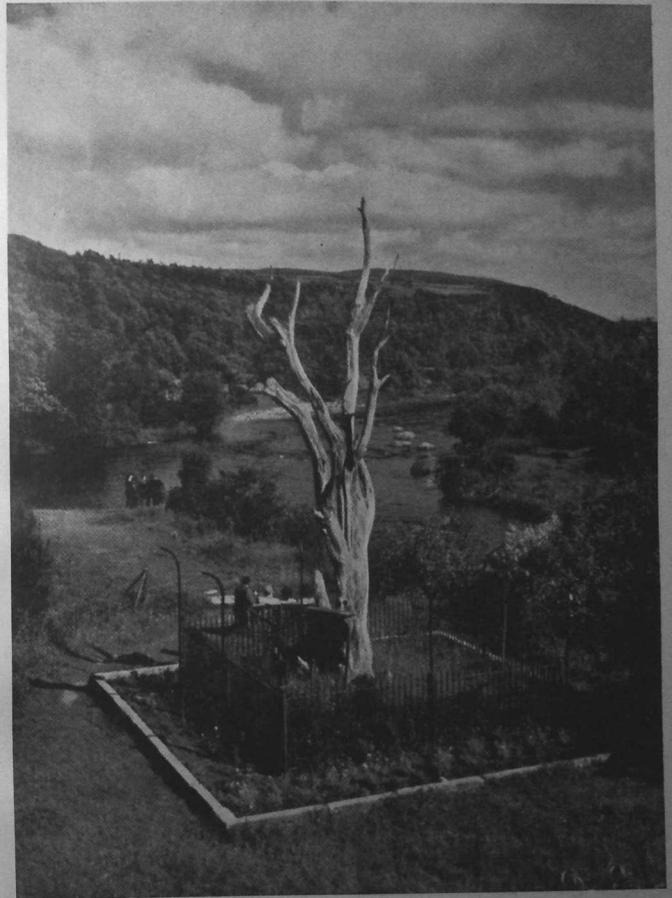
favorable à la campagne entreprise par ce jeune auteur-acteur pour faire connaître aux Français ces tragi-comédies où sont évoqués avec truculence les « slums » ou taudis de Dublin, une peinture crue de mœurs rudes où se détache parfois la pureté de quelques personnages.

Parallèlement à l'essor du théâtre, le roman et la nouvelle ont été richement représentés dès le début du siècle. Citons James Stephens et sa « Mary Semblant », Liam O'Flaherty avec « La famine » et Francis Stuart, qui ont mieux aimé retracer dans leurs ouvrages les temps héroïques et les souffrances de l'Irlande que la vie moins âpre d'aujourd'hui.

Dans quelle catégorie ranger James Joyce ? Le poète de « Musique de Chambre » est en même temps un nouvelliste qui raconte la vie de tous les jours à Dublin. Il est l'auteur d'une autobiographie, « Portrait de l'artiste jeune », un romancier enfin avec son « Ulysse ».

Quant à Bernard Shaw, romancier, nouvelliste, philosophe, politicien, homme de théâtre surtout, il a allié dans son œuvre l'ironie lucide, la passion de la grandeur, la bouffonnerie, l'intention moraliste et la politique.

Une littérature aussi originale que celle de l'Irlande, qui puise à la double source de la riche tradition gaélique et de la vie populaire, ne pourra manquer de continuer à donner à l'Europe ces œuvres pleines de sève et d'esprit qui déroutent parfois mais ne laissent jamais indifférent.



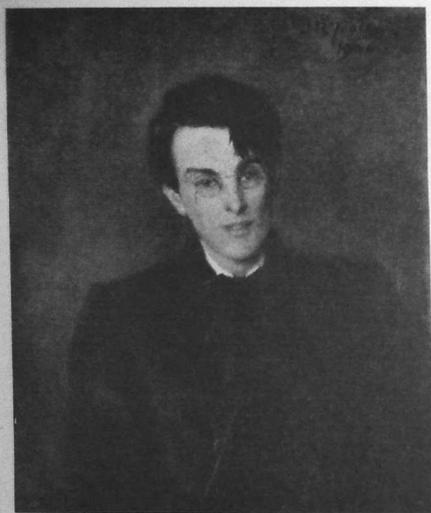
L'arbre de « Moore » à la rencontre des eaux dans le comté de WICKLOW.



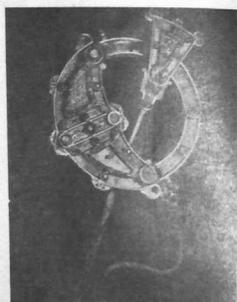
L'église ST-DOULOUGH (XIII^e siècle) : son style sévère rappelle celui des châteaux-forts.



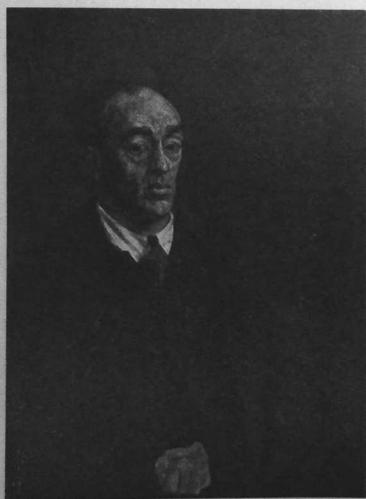
SAINT COLOMBAN, l'un des plus ardents propagateurs irlandais de la foi, fonda en France le monastère de Luxeuil.



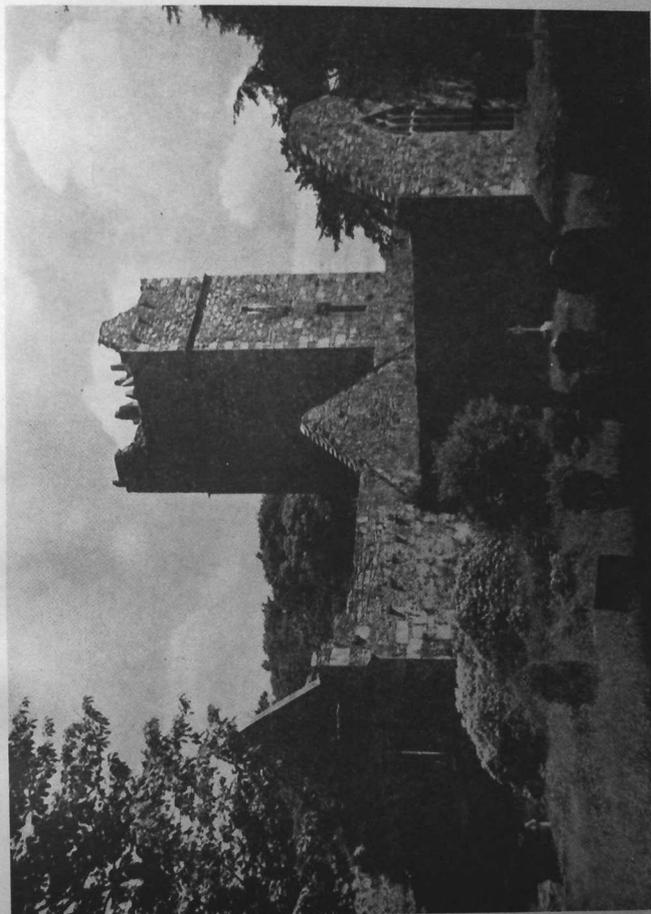
W.B. Yeats jeune peint par J.B. YEATS.



La broche de Tara, l'un des plus remarquables exemples du premier art chrétien.



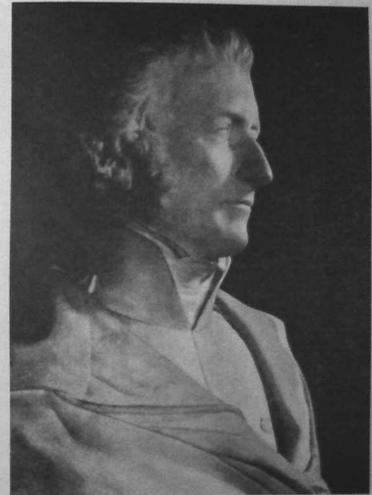
Portrait de JAMES STEPHENS



MUCKROSS ABBEY (1448).



Une très ancienne carte de l'Irlande par Bartelli (Rome 1560) :
HIBERNIA SIVE IRLANDA INSULA.



THEOBALD WOLFE TONE.



Ces joyeuses commères bavardent en langue gaélique.



Au son du violon, la jeunesse des villages aime à danser les airs folkloriques.
Au fond, les collines du WICKLOW.



NORAH Mc GUINNESS : Bachelor's walk, Dublin.



SAINT MOLAISE (statue en bois).
par PATRICK TOUHY.

CHAPITRE VII

LA RENAISSANCE DES ARTS

La longue nuit de la servitude

AVANT de céder la prépondérance à l'art du papier, c'est-à-dire de l'écrivain, l'art de la pierre a jeté des feux éblouissants. A cette époque, l'Europe se couvre de châteaux et surtout de ces cathédrales hardies dressées par des foules enthousiastes.

Au moment même où commence à s'épanouir sur le reste du monde civilisé cet art quasi parfait, la grande nuit de la servitude descend sur l'Irlande. Voilà pourquoi, à de très rares exceptions près, dont la magnifique cathédrale de Clonfert, joyau de l'art roman, bâtie à la veille tout juste de cette nuit, l'Irlande n'a pas de ces témoignages monumentaux dans la pierre desquels se lit une partie de l'Histoire des nations.

Le début avait pourtant été prometteur. Les tumuli des îles Aran, les tombes mégalithiques de la vallée de la Boyne, la colline de Tara, puis Glendalough, Muckross abbey, le purgatoire de Saint Patrick sur une petite île du lac Derg, révèlent une production artistique parallèle à celles de la pensée et de la foi.

Un art individuel. L'art irlandais présente presque dès le début une particularité. Il est essentiellement individuel.

C'est que ce pays vert, aux gras pâturages, est une proie tentante. Quand les Irlandais sont réunis pour une action collective, c'est généralement dans la bataille. Souvent, pour échapper à l'envahisseur, la population doit s'éparpiller. Ses œuvres créatrices sont alors artisanales, familiales. Quand d'autres, qui en ont la possibilité, édifient des cathédrales, les Irlandais font de l'enluminure, de la reliure, de l'orfèvrerie.

Ils y réussissent pleinement. Le fameux « Livre de Kells » est tenu pour l'un des plus magnifiques manuscrits enluminés du monde, la croix processionnelle de Cong, le calice d'Ardagh, la chaise du bras de Saint Lachtin, celle de la cloche de Saint Patrick, l'Evangile de Saint Molaise sont des expressions éclatantes d'un art que, d'une œuvre à l'autre, on voit s'affirmer tout en conservant des caractéristiques spécifiquement irlandaises, telles que la croix et l'entrelacs.



La Croix de Cong, l'un des bijoux de l'art irlandais.

Harpe et cornemuse. C'est alors que tombe sur l'Irlande la longue nuit. Quand le paysan, toute la journée rivé à la glèbe, peut prendre un repos en compagnie de quelques autres, il n'a guère le loisir de créer. Et d'où lui en viendrait le goût ? Le délassément en commun, il le trouve dans le chant, le conte, la danse.

Le vieil instrument national, la harpe, accompagne chanteurs et conteurs. La cornemuse rythme les pas des danseurs.

Pourquoi cette maintenance de la musique à travers toutes les vicissitudes ? Parce que la musique traduit le plus facilement les joies et les peines. Elle se transmet, celle dont nous parlons, uniquement de bouche à oreille. Elle est souvent une consolation et parfois un mot d'ordre. Ecoutez cette musique populaire. Ce qui en est venu jusqu'à nous, de génération en génération, est toujours mélancolique et poignant : la complainte d'une nation qui souffre et ne se résigne pas.

Rythmes arabes. Ecoutez-la. Dès l'abord elle vous frappera par son analogie fréquente avec des airs arabes, encore accentuée par les rauques accents communs aux deux idiomes. Tel chant nostalgique du Connemara s'apparente étonnamment à un chant berbère. Rappel de rythmes sans doute venus d'Afrique en Espagne, puis transmis par ces Ibères qui abordaient jadis aux quais de Galway, où se dresse encore « l'arche des Espagnols ».

De nombreux disques ont fixé pour l'avenir ces airs du folklore. D'autres ont préservé de la disparition les histoires des conteurs les plus célèbres. Et n'est-ce pas encore une particularité voisine de l'Islam que ce goût des histoires, dont certains narrateurs connaissent, paraît-il, des centaines ?

Floraison d'artistes. Avant même que soit achevée la grande nuit, l'accès à l'instruction se généralisant sous la poussée des idées nouvelles qui se répandent à travers le monde, une nouvelle floraison d'artistes éclot en Irlande. Aussitôt, comme jadis ses penseurs et ses missionnaires, l'île verte « exporte » des peintres, des sculpteurs, des architectes, des musiciens. Le peintre James Barry, natif de Cork, a étudié à Dublin, mais vit en Angleterre et sur le continent. James Hoban, de Kilkenny, un architecte celui-là, a émigré aux Etats-Unis, où il dessine les plans de cette Maison Blanche qui abritera traditionnellement les présidents américains. Il s'est inspiré d'un édifice de Dublin, Leinster house.

John Hogan, de Waterford, passe 25 ans à Rome dans la contemplation des chefs-d'œuvre des grands anciens avant d'estimer suffisant son talent de sculpteur. Saint-Petersbourg et Moscou se partagent le grand pianiste John Field, créateur d'un genre que va immortaliser Chopin, le « nocturne ». Balfe et Wallace composent des opéras, tandis qu'un continental, Flotow,



La harpe d'O'Neill, héros de la légende Gaélique.

incorpore froidement dans l'un des siens une mélodie irlandaise que bientôt auront chanté tous les grands soprani des deux hémisphères : « The last rose of summer » (la dernière rose de l'été).



LOUIS LE BROCQUY : Le condamné.

Prépondérance de la peinture. L'indépendance venue avec le vingtième siècle offre enfin aux architectes l'occasion de montrer leurs talents dans tous les domaines de cet art pratique : maisons d'habitation, hôpitaux, centrales électriques, aérodromes, etc... Et d'abord écoles, qui s'édifient à l'heure actuelle au rythme d'une par semaine. En même temps, avec ce matériau moderne et riche en ressources qu'est le ciment, un Irlando-Américain, Larry Byrns, édifie une église d'un style absolument nouveau et Desmond Fitzgerald l'aérodrome aux lignes ultra-modernes de Dublin.

Le cinéma, dernier-né des arts, fait son apparition avec un film à la gloire de W.B. Yeats, le grand poète national.

Mais l'art N° 1 de l'Irlande d'aujourd'hui est indiscutablement la peinture. Jack B. Yeats, le frère aîné du poète, y rend le nom de famille doublement célèbre. La famille Hone donne trois célébrités, Horace et Nathaniel peignant sur toile tandis que Miss Evie Hone travaille sur vitraux. Citons encore, faute de pouvoir donner une liste complète, Walter Osborne, William Orpen et Harry Clarke, encore un peintre sur vitrail, grâce auxquels la galerie nationale irlandaise, bien que de fondation récente, est déjà riche en œuvres de valeur.

La participation étrangère y est abondante et de grande qualité. Elle est représentée par de grands anciens tels que Mantegna, Bellini, le Titien, le Tintoret, Véronèse, le Greco, Zurbaran. On peut voir une « Pietà » du Pérugin qui a appartenu au régent de France, Philippe d'Orléans. L'école flamande a fourni des Gerard David, Van den Weyden, Rubens, Van Dyck, Téniers, Brouwer, etc... De France, on trouvera des Poussin, des Chardin, un David, un Corot de style inhabituel et tout un groupe d'œuvres de l'école de Barbizon.



Une page du fameux « livre de Kells », l'un des plus magnifiques manuscrits enluminés du monde...

TABLE DES MATIERES

Préface	7
L'Irlande est à trois heures de Paris	13
L'île des saints et des fées	17
L'essor industriel et social	23
L'Irlande dans le monde	29
La Partition	33
Une littérature à l'image du peuple	37
La renaissance des arts	41

